

ANDROLITE

DU MÊME AUTEUR

I. — *Androlite*, poème.
II. — *Océane*, poème (en préparation).

Le Feu sur l'Eau, pièce en 4 actes (proch[t]).

J. PORTAIL

ANDROLITE

Poème

Dessins d'A. Favory

TOME II

EDITIONS DE LA CHARMILLE
24, RUE EUGÈNE MILLON
PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage
cinquante exemplaires sur papier Vélin d'Alfa
numérotés de 1 à 50.

Ex. N° Bi

V

LA VILLE

*

. . . .

Et les hommes cependant continuaient de vivre,
Eut-on dit, dans la carrière...

Ils allaient et venaient
A travers la ville parmi les pierres mortes

Et sans cesse en ressortaient, sans cesse y rentraient
Ainsi que des cloportes,

La pierre éternelle survivait aux morts...

*
* *

Ils taillèrent la ville en orgues de granit,
En colonnes, en dômes, en arcs, en campaniles,
En flèches biseautées, en cubes massifs

Liés entre eux comme une sauce de pierre
Par la colle imputrescible des ciments,

En morceaux énormes engloûtés par l'espace vorace

Et les formes alors et les figures

Surgirent
Qui dormaient dans les limbes de la pierre...

*
* *

Quarrée dans son armure de marbre,
La ville nouvelle-née encore molle

Durcit sous sa large carapace,

S'empierra, s'ossifia

Et se dalla de force et de joie...

*
* *

Deux fleuves lents et pareils à de grands vieillards
Déroulaient non loin, à travers des plaines fertiles,
Le cortège imposant de leurs eaux magnifiques

Et peu à peu ainsi qu'une corne d'abondance
Enflaient à l'horizon sous le ciel universel
        Un seul et vaste estuaire,

            Tout un énorme trésor
D'hommes, de barques, de mouettes, de voiles blanches
        Qu'ils vidaient dans la mer...

*
* *

Une sage rivière côtoyait un des fleuves,
Et vingt ruisseaux nerveux s'agitaient autour d'elle ;

Les hommes vinrent, la mensurèrent,
Redressèrent ses rives souples, incertaines

Et de tous les ruisselets, mêlés et noyés
L'un dans l'autre, firent un grand bassin ;

*
* *

Ils forcèrent la rivière à peine nubile
A se donner à l'un des fleuves

Et d'un barrage neigeux
Présents au mariage de leurs eaux

Captèrent leurs deux spasmes
D'amour et d'écume impétueuses

Dans les rêts des turbines et des dynamos...

*
* *

Le fleuve fendu en deux par les remorqueurs,
S'ouvrait comme une longue et étroite cosse
Où le reflet des pierres semblait glisser…

Un cable noué en torsade liait entre elles
Comme un fil,
Les fèves énormes et basses des péniches…

Longs bélandres verts tirés par de jeunes hommes,
Humbles jardins flottants qui nagent et dérivent…

Blocs de chevaux massifs sur l'une et l'autre berge,

Chalands-hippopotames nageant à fleur d'eau

Et cent grues décharnées et happeuses de pierres
Aux bras tendus, aux tentacules de poulpes

Aspirant, pompant, suçant et vidant
Le navire accosté et qu'on voit peu à peu

S'alléger, remonter, flotter comme un cadavre

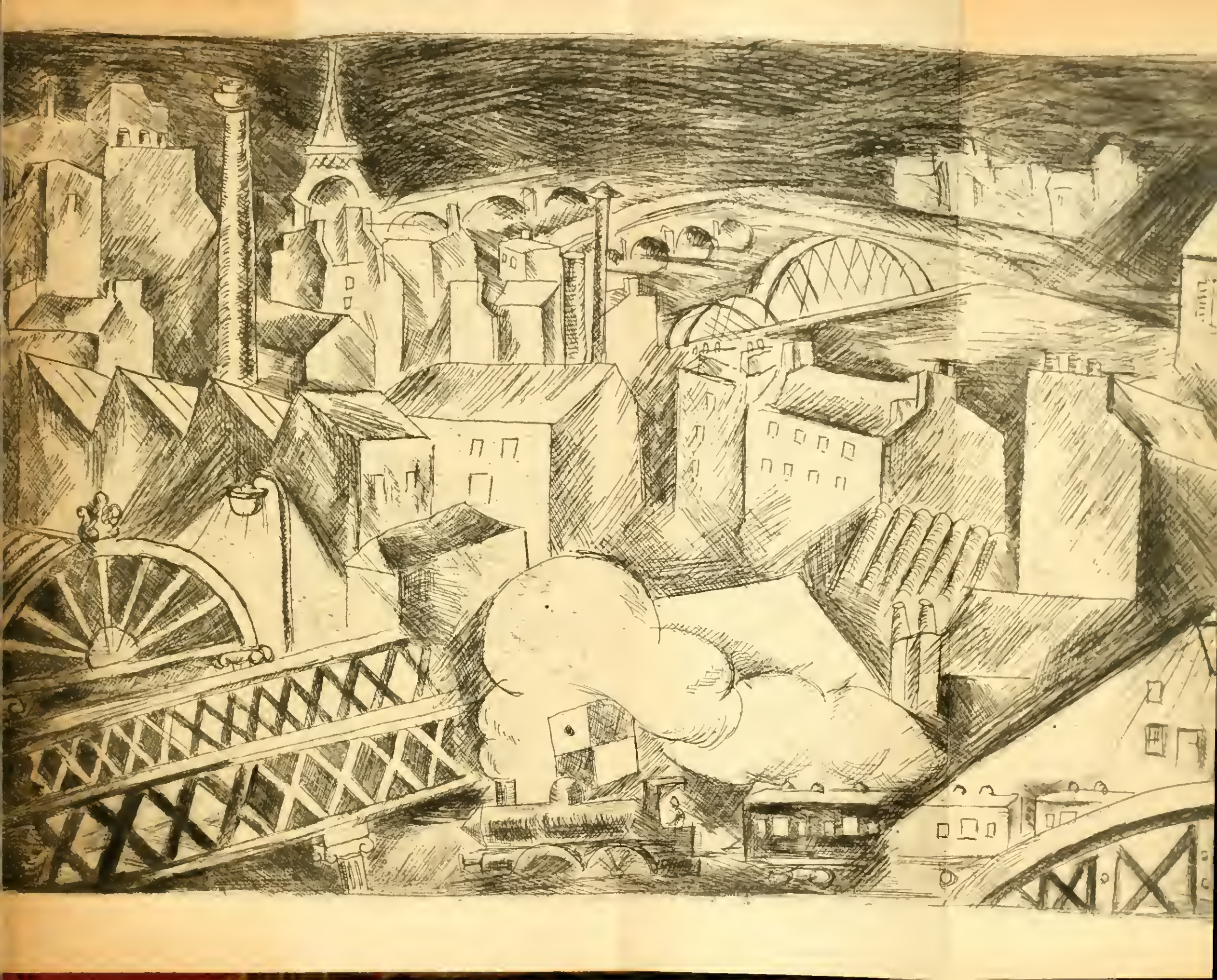
Et dans leur mutité de colosses rapaces
Et d'oiseaux goulus

Montrant de leur index de fer
Tout l'alphabet pesant du port...

En haut comme une dent, leurs lourdes virgules,
La mobile et puissante cédille de leurs crocs,

Et par dessus l'I des quais et l'Y des darses,
Sur les dalles, à plat, comme des O énormes,

Les couronnes funèbres des anneaux scellés...



*
* *

Plus loin encore, l'acidité
D'un vent chargé de souffles humains

Faisait cailler
Dans de grands bassins gélatineux

Une eau fade et figée
Qui poissaït des ventres de coques,

Les vents se mariaient aux flots,

Une complicité d'éléments

Engluait et capturait
Tout au fond de l'asile d'un port

De grands navires déments

Et sans cesse la vague huileuse

Couvrant et découvrant tour à tour
Sans la mouiller

La large pierre grasse du quai,

Ivre et pesante, retombait

D'un seul coup sans ruisseler.

*
* *

Enorme creux de sabot,

Fer à cheval
De vitres étincelantes,

Surveillance des pierres
Accroupies,

Maxillaire de maisons...

Ses eaux blêmies parfois par les lueurs
Des tornades,

Etinçelant ainsi qu'une cuirasse
Dans l'orage,

Le port, ample et pâle

Baignoire d'or et d'argent

De la cité.

*
* *

Et pourtant, tandis qu'à l'intérieur de la ville
Au fond des forges pleines de fumées

La terre et le feu luttaient l'un contre l'autre
Haineusement ainsi que deux esclaves,

Sur le bord même de la ville, au fond du port,
L'air et l'eau s'unissaient tendrement,

La brise s'y jouait comme un enfant,
L'eau s'y épanouissait ainsi qu'un bouquet...

*
* *

Comme une veine noire et grossi par-dessous
De cloaques et d'égoûts,

Un fleuve sans pêcheurs et mou comme un reptile
Traversait de ses eaux d'écaille
Sa masse dure sans l'amollir...

Comprimé dans l'armure des quais
Un flot stérile et solennel
Coulait entre les parapets de pierre

Sans pénétrer ni féconder
L'imperméable et vaste cité

Où seuls parfois des beauprés de navires
Venaient crever comme des yeux
Les vitres pâles des maisons...

Tandis qu'à travers l'arc-en-ciel
Et les moires souples du pétrole

Des files de pilotis bariolés
Serpentaient, montrant leurs poings et leurs têtes

Et que des palis nageaient en tremblant
Dans le gras liquide de cette eau

Où semblaient onduler et couler
L'image symétrique des pierres

Et la bibliothèque horizontale,
Rouge et murée, sourde-et-muette
Des briques...

Mais plus loin au confluent des deux fleuves
Démêlant les crêpelures de l'eau
Un large barrage arrêtait net

L'ondulement sans fin de sa surface
Et sous l'œil des maisons à six étages
La faisait étale comme un miroir...

*
* *

Le jour, la ville armée, la ville hostile
Aux grands ponts tendus comme des arcs,

(Le vent passe sous leurs arches
D'un seul et brusque coup d'aile).

Au loin, chenilles sales, contre le ciel,

Des bruns métropolitains...

La nuit, l'eau qui serpente et s'allume
Comme une rivière de feux rouges et blancs,
Le lourd fleuve encerclé de bagues chatoyantes,

(Des papillons de sang brûlent dans les réverbères)

Les soirs épouvantés et tristes d'autrefois
Lorsqu'au-dessus des viaducs éclairés de feux morts
Rampait le ver luisant des rames d'azur...

Et plus loin encore, plus perdues dans le passé,
Ces nuits tièdes et rieuses où s'envolait léger

De cristaux, de paillettes, d'oranges, de girandoles
L'arc-en-ciel en fête des frêles passerelles...

*
* *

. . . .

Aux arides fortifications,
On n'entend plus comme jadis
Les grenouilles des fossés,

Fruits verts de l'eau vert-de-grise,
Grouiller, rire et se gargariser
Avec l'eau blette et squameuse...

Toute piquetée de lentilles jaunes,
Comme une peau, de taches de rousseur...

* * *

Et dans son polygone fortifié
La ville abrite
Un dur rucher d'alvéoles laborieuses

Un carrelage de places,

Une géométrie verruqueuse de rues,
D'avenues, de ruelles et d'impasses,
Un relief épais de maisons trouées

Et comme solidement enchaîné
Par la longue chaîne d'anneaux des ponts
Et les mille-pieds des hommes minuscules

Tout l'étrange et lucide déploiement
D'une bête aux élytres de pierre...

Les tentes des marchés en plein vent
Comme un bouillonnement de parapluies,

Ses places d'armes où s'alignent pour l'exercice,
L'hiver, de maigres poteaux d'arbustes morts,

Ses abattoirs, ses hôpitaux, ses prisons
Où attendent les otages parqués de la mort,

Ses carrefours, ses ronds-points, ses boulevards
Où sont vissés, cerclés et bottelés de fer,

Joujoux flétris d'une bergerie de vieillards,
Dans l'asphalte blanc de faux arbres tout pommés,

Ses foirails, ses docks, ses entrepôts,
Ses mails, ses cours, ses promenades

Et les oasis flétries de ses squares,

Ses places chauves comme des stands de tir,
Ses édifices d'état en pierre glabre,

Ses jardins zoologiques, ses muséums,
Avec le grave entretien de leurs pins savants

Et çà et là enfin par-dessus de hauts murs
Le vaste planement nocturne et solitaire

D'un cèdre noir aux aîles de chauve-souris...

*
* *

Il y a mille et mille maisons,
Des vieilles et des jeunes,

Celles-ci, isolées, en pierre crue,
Sises à tous les carrefours du vent,

Hautes cages blêmes et froidies
De trop d'air et d'espace autour d'elles

Et celles-là, plus basses, plus mûres,
Accroupies et comme tassées,
Cariatides, par le poids des années,

(Pareilles
Avec leurs grands angles pointus
A des nonnes

Sous la cornette d'ardoise

De leurs toits luisants
Bien pliés
Et repassés par la pluie)

*
* *

Les plus jeunes offrant comme des dés

Leurs quatre faces en cubes
A tous les jeux des brises

Et les vieilles enfin le long des rues
Interminables et revêches

Comme une denture trop serrée...

*
* *

D'autres plus petites, inachevées,
Et qui n'ont pas fini de pousser
S'écartent pour grandir

Et dorment encore au berceau de bois
De leurs pauvres charpentes...

* * *

. . . .

Et la ville qui s'accroît fait craquer sa membrure,

Se déplie, s'étire et s'allonge à tous ses bouts

Par l'aigre et dur prolongement de ses rues neuves...

*
* *

Au centre, la vieille ville
Aux toits serrés, violacés

Et qui semble de plus en plus vieille,

Bien que de temps à autre
Les hommes la desserrent

Et la rajeunissent
D'une maison neuve

Ainsi qu'on répare parfois
D'une ardoise fraîche

Ou d'une tuile plus rouge
Un très ancien toit...

*
* *

. . . .

Car, comme on creuse des trous dans la pâte,
Ils aèrent de temps à autre

D'une place ou d'un carrefour
Le centre, alphabet d'innombrables toits,

Le centre, ilôt fiévreux et noir,
Congestionné comme un cœur qui étouffe...

*
* *

Engagées, amalgamées l'une dans l'autre
Dans un très ancien mortier indéchiquetable

De moëllons, de ciment, de briques et de crampons,
Tassées, ridées, ratatinées

Et comme déjà presque enterrées,
Les plus vieilles des maisons

Plus tenacement enfonçaient au sol verdi
Leurs molaires de pierre pourries

Et plus désespérément se cramponnaient
A l'existence et à la terre

Par les racines jaunies et rongées
De leurs antiques fondations...

*
* *

A mesure qu'elle s'éloigne du centre
La ville dilatée naît davantage,

Elle respire par ses bords plus jeunes
Et sa périphérie de toits rouges

Déroulée s'étale et s'épanouit
Comme une crête de sang cramoisie...

Au nord et à l'est, la ville pauvre
Avec ses rues hâves, ses maisons fraîches
Et la longue et livide tranchée,

— Entre deux remblais de menu peuple,
Entre deux escarpements de linges
Et de têtes d'enfants, —

De son vaste faubourg à ciel ouvert
Comme un tombereau...

Plus loin, les zônes résiduaires
Avec, aux maigres marges de leurs routes,
Bien alignés, bien espacés,
D'étiques poteaux télégraphiques,

Fleuris encore d'un peu de neige
Du dernier hiver, traversés de vent
Et de folie
et tremblants
A leurs pointes biseautées

Du pâle tintinnabulement
De leurs muguets de porcelaine...

A l'ouest, serre de la ville noire,
La ville de luxe, la ville d'hiver,

Ses parcs sombres derrière des grilles d'or,
Ses hauts jardins fortifiés de murailles

Et l'été, par-dessus leurs crêtes hargneuses
L'écume irrésistible des feuillages,

Le bouillonnement de bronze vert et liquide
Que les pierres ne peuvent plus contenir

Et qui déborde des murs comme d'une coupe...

Et plus loin, les routes qui s'avancent
Et fendent en deux la nature

Et les lames claires des rails
Qui l'écartent et la repoussent

Sur chacun de leurs côtés...

Et puis encore, les banlieues dans les arbres
Aux maisons nouvelles-nées,

Toutes petites dans leurs berceaux de feuilles...

★

Le cimetière,

Champ plantureux labouré par la Mort
Dans l'août des guerres et des épidémies,

Parc de la Mort aux grandes grilles dorées.

Un homme entre et se promène,

Tous sont couchés. Lui seul est debout.
L'homme marche et connaît sa puissance,

Et tandis qu'à grands traits, sa bouche, son nez,
Hument et respirent çà et là au passage

L'odeur âcre et crue, pareille à celle du sang,
De la terre fraîche qu'on vient de retourner,

Cet homme vit, se sent vivre intensément
Par-dessus la mort de tous ces morts...

⁂

La croix,

La barre en travers, la défense
Et l'interdiction,
(Hommes, croissez et multipliez !)

La croix,
La baïonnette croisée, le Halte-là-
Tu n'iras pas plus loin.

La croix,
Le trait horizontal et plein
Et la surcharge de bois noir

Sur les hommes,
Rayés, biffés,
Raturés.

*
* *

Le cimetière,

Ville-morte avec ses places, ses rues,
Ses avenues, ses monuments, ses clôtures,

Ses chapelles funéraires, ses colonnes,
Ses stèles tendant leurs cous, ses bustes,

Ses statues et comme des jouets de pierre,
Ses innombrables petites maisons pâles,

Le jour, sans fumées, le soir, sans lumières,

Ville de morts plus morte encore la nuit,
Sans la frêle palpitation d'une lampe
Ou d'une lueur derrière une vitre...

Ville-squelette et squelette de pierre...

*
* *

Le columbarium, bibliothèque des morts ;

Portiques calmes, registres en lettres d'or,

Casiers, boîtes à fiches et bureau de la Mort.

*
* *

Le cimetière, image et réduction de la ville,
Maquette construite avec la pulpe de la pierre,
Petite cité parfaite,

Ville froide et illusoire, ville d'ombres vaines,
Cité sans existence et sans conscience,

Plaine bossuée de quelque champ de bataille,
Foule de solitudes, carrefour d'âmes, cloître blême.

*
* *

L'hiver, nivellement sous la neige,
Egalité de toutes les tombes,

Recueillement
De toutes les sépultures,

Baiser de glace
A toutes les infortunes,

Manteau royal
Sur le peuple misérable
Des fosses communes,

Pétales blancs
Sur la tombe en fleur
Des enfants.

*
* *

Çà et là, d'une fosse qu'on creuse
Jaillit à intervalles réguliers
Une pelletée de terre,

Mais sans qu'on aperçoive
Le fossoyeur,

L'homme déjà enterré vif
Qui la creuse,

Le vivant au foie jaune,
Aux yeux caves,

Le moribond terreux
Qui la fouit.

*
* *

Le cimetière à vol d'avion.

Arithmétique des croix.
Addition de morts.

Echalas des vignes humaines.
Aîlerons. Moignons d'aîles.

*
* *

Satellite de la ville et bâti avec des tombes
Sur le renflement d'une ancienne colline,

Le cimetière rond étalait au soleil
Son ventre plein

Et sa terre enceinte et comme farcie
D'innombrables morts,

Il montrait au soleil, toute parée de sépulcres,
Sa longue avenue

Qui riait au grand jour et par chacune de ses pierres
Comme une cosse ouverte,

Le cimetière rond découvrait aux lunes vertes
Sa denture de tombes,
Comme une tête de mort.

*
* *

. . . .

Car chacune de ses pierres, isolée
Et poinçonnée d'une épitaphe humaine,
Dans sa clôture de bois comme un cadre,
Dans sa cloison de fer, de fonte
Ou de fusains,

Faisait du vaste cimetière
Comme le musée des morts.

*
* *

Que de fiers portraits de gisants
Défigurés
Par les retouches du temps,

Que d'antiques sculptures taillées
Amenuisées sans fin

Par un pouce de squelette,

Que de grands nus enfin
Repeints outrageusement

Par l'aveugle mort.

*
* *

Invitation à la mort,
Toutes sans exception

Portaient comme un exemple
Et comme un avertissement

Sur le même écriteau
La même inscription,

La même consigne dure
Et le même commandement,

Enclose en toutes les âmes
Et cachée dans tous les cœurs,

Gardée dans toutes les urnes
Et gravée sur tous les cippes,
La formule limpide et légère

D'une joie qu'on entendait rire
Et bouillonner intarissablement

Comme une source en fleur
Au plus profond de la terre.

*
* *

Vieux cimetière aux tombes toujours jeunes
Les hommes meublaient de pierres fraîches
Sa bouche vorace

Et d'heure en heure ajoutaient une dent
Plus coupante et plus cruelle
A l'insatiable mâchoire

De ce grand squale affamé
Qui les dévorerait tous.

*
* *

On voyait jadis çà et là
Les parterres des suicidés,

De ceux-là qui avaient ouvert
Leur vie en deux,

Extrayant avec leur âme, joyau sans prix,
La mort, diamant noir

De sa gangue d'années.

*
* *

Le cimetière bien nourri
Florissant et vivace surtout
Lorsque la ville s'étiole et dépérit ;

Le cimetière verdoyant,
Globuleux, accroché à la ville
Comme une énorme boule de gui parasite.

*
* *

Le cimetière, dortoir de morts,
Avec ses longues files d'hommes et de femmes,

Alignés, étiquetés,
Ficelés et compartimentés
Côte à côte au fond des tiroirs de la mort.

*
* *

Le cimetière, les mangeurs de terre,

La communauté
Et la communion des morts

Par la terre qu'on leur a entonnée
De force dans la bouche et la gorge

Jusqu'au fond du cœur.



. . . .

Puis vinrent les noces de la pierre et du feu
Et l'âge de fer de la ville commença,

La pierre encore jeune et claire s'assombrit,

Proie blanche offerte et soudain étreinte,
Ainsi qu'une femme entre les poings d'un nègre,

Dans l'étau redoutable du fer triste et ténébreux.

*
* *

Plongeant au ventre de la ville
Le double glaive de leurs rails

Glacés de pluie ou de soleil,
Les voies trouaient la brume humaine

Et dégonflaient comme une bulle
L'épaisse cité viciée

Dont les entrailles obscures
Etaient comme remuées et draguées

Par la chaîne lumineuse et sans fin
Des nord-suds et des métropolitains...

*
* *

Tirant de la foule aux puits noirs des rues,
Leurs cables frémissants, de minute en minute,
Ramenaient des hommes à pleins seaux ;

Les disques-signaux ouvraient et fermaient la ville
Comme des clés et simultanément de longues files
De trains parallèles la vidaient et l'emplissaient ;

Les gares étaient comme les écluses de ses foules,

Les trains en les brassant les renouvelaient sans trêve ;

Leur vitesse aérait la ville comme un frais courant d'air.

*
* *

. . . .

Les routes de pierre n'évacuaient plus personne,
Les portes de la ville n'expulsaient plus
De foules à pied.

La pierre amincie et roulée en béton
Se tordait entre les griffes de l'acier...

*
* *

. . . .

Et le désir de fuir, comprimé, faisait jaillir
Et comme fuser des milliers de trains
Et par cinq gares étincelantes

Pentagonalement
A ses angles cardinaux

Eclater la cité comme une étoile.....

*
* *

Et la ville s'enferrait de plus en plus,

Elle s'armait de becs, de crocs, de serres,
De pylones, d'arcs
                    et de tours métalliques
Ecartant avidement les nuages
Et plongeant leurs maigres cous dans le ciel...

Au loin, à l'horizon, défi aux éclairs,
Sa haute crête terrible hérissée

Par les baïonnettes, les files d'aiguilles,
Les mille faisceaux des paratonnerres...

*
* *

Elle gonflait, éclairées par un soleil oblique
   Ses coupoles bulbeuses
Et ses tourelles gris de fer,

Pareilles à de gros oiseaux d'acier,
Posées sur la ligne grêle et fine,

— Le fil télégraphique infini,
Qu'elles écrasaient, — de l'horizon...

Ses maisons grouillaient comme des crabes,

Enfermée vive, toute enclouée de métal,
Entre les branches géantes et formidables

D'un aimant de fer à provoquer l'orage,
La ville étincelait au soleil comme une cuirasse...

Pâle Andromède offerte aux décharges de la foudre,
Toute sa chair excitait déjà le spasme de l'éclair.

*
* *

Ils boulonnèrent la ville avec les boulons
Des colonnes de bronze...
                                        On entendait au loin
Les marteaux des calfats qui rivaient sa coque...

Ils les assujettirent au milieu des places
Au centre de la ville...
                                Et d'en-bas, le garde-fou
De leurs plates-formes paraissait leur écrou. .

A cause de leurs têtes qui dépassaient,
Ces colonnes semblaient les clous de la cité,

On eût dit, blindées de plaques de fer,

Des hommes plus grands que les autres

Enterrés debout
Et comme exhaussés

Sur un immense socle de morts ;

Car porteuses elles-mêmes à leur sommet
Du chef de quelque empereur
Elles étaient bien les colonnes

De ceux-là dont la tête avait dépassé
La tête humiliée des autres hommes

Et les pilastres anciens des capitaines
Qui avaient encloué de place en place

D'une main ferme et d'un bras tout puissant
Les bords mous et tremblants du genre humain...

*
* *

Tombeaux de conquérants, de quelques unes
Plus tordues que des vis de pressoirs

La gloire, soutirée, s'extrayait tout en bas
Et pressée, broyée, moussait sous leurs pieds

En une écume tour à tour fraîche et flétrie,
Odorante et fétide,
De palmes, de fleurs et de couronnes...

*
* *

. . . .

Ailleurs enfin pareille à quelque énorme monstre,
Toute la gloire des hommes était comme enchaînée

Par le cadenas de pierre des arcs de triomphe...

* * *

. . . .

Avec le crochet fixe des viaducs et des passerelles
Et la charnière mobile des ponts transbordeurs

Ils agrafèrent ainsi que des morceaux de viande
L'un à l'autre des quartiers entiers de ville humaine.

*
* *

Géants martyrs sanglants aux têtes
Crêtelées

Comme une couronne d'épines,
De paratonnerres divergents,

De hautes cheminées de briques violettes,
A quatre pans,

Couleur de sang caillé,
Etaient les obélisques terribles
De la cité ;

* * *

Noir printemps, un feuillage de nuages,
Une frondaison de fumées,

Flotte au-dessus de leurs troncs, ronde
Comme le globe d'un arbre,

Et la ville est un temple de briques,
Aux mille colonnes creuses
Et sans chapitaux...

On dirait qu'elle souffle et respire
Par les grands fûts débouchés
De ses cheminées...

*
* *

La ville est un chœur qui chante
Par les trompettes dressées contre le ciel
De ses hautes cheminées,

Elles sont les arbres de la ville, les troncs
Dont la sève ardente monte et s'exhale
A gros bouillons...

Mais par temps paisible leurs fumées
Se cherchent, s'enlaçent l'une à l'autre
Comme des sarments...

. . . .

Et l'on rêve que dans les usines ardentes
Et enfiévrées

Le rut du travail de la ville en chaleur

Sans trêve a provoqué
Toutes ces érections de cheminées.

* * *

La ville est embuée par la respiration des hommes
Et ses fumées sont l'haleine de toutes les bouches,

Elles sont le souffle haletant des maisons

Et le faisceau crépu de leurs nuées
Obscurcit par-dessus la ville aux toits brûlants

Le ciel chauve et sans oiseaux...

*
* *

. . . .

Un grand nuage opaque
Et qui s'immobilise devant son œil
Comme une cataracte

Fait croire à la vieillesse du soleil...

*
* *

. . . .

Les fumées sont l'âme obscure,
    Imprécise et confuse
        Des hommes

Et l'amertume de leurs cœurs
    Pressés par la ville

    Et qui s'exprime.....

*
* *

Figées, condensées en nuages arrondis d'ébène,
En volutes durcies,
Elles marquaient le ciel de cachets noirs,

Elles encraient sa grande marge pâle et sans cesse
Lui envoyaient de sombres faire-parts
Et de nouvelles lettres de deuil.

Elles marbraient le ciel de marbre noir...

*
* *

Comme des sacs d'explosifs, on les voyait enfin
Charger les nuages, orager l'espace
Et miner l'horizon...

*
* *

Et seule quelquefois la grève
Eteignant brusquement tous les feux dans la plaine

Rendait au ciel en un instant
Son profond azur candide et sa pureté...

*
* *

Vaste anarchie des nuages et des vents
Sur les labeurs

Le drapeau noir des fumées flotte à la hampe
Des cheminées

Dans le ciel scellé aux armes et aux couleurs
De la cité.....

*
* *

A l'heure de la rentrée, la sirène
Qui plane comme un rapace
Au-dessus des groupes d'hommes

Siffle, acide et militaire,
Un ordre impérieux de rassemblement

Et tout au fond des chambres pleines d'éclairs,
Dans les grands halls vitreux, illuminés,

Pareils à des aquariums magnétiques,
L'âme humaine est happée par le travail,

Les antennes élastiques et les lanières,
Les spirales et les tentacules de pieuvres

Des courroies, des volants et des glissières...

*
* *

. . . .

Sirènes de chair aux chants captieux,
Demi-femmes,

Aujourd'hui clangorantes aux gosiers
De métal,

Votre voix
Ne s'en va plus à tâtons dans la nuit,

Comme la pesante nage des cloches
De jadis,

Car au-dessus des têtes,
Bref arc-en-ciel de notes en éclair,

Votre verte strideur,
Ocellante et rauque,

A fini d'ébranler
Les tendres harmoniques
Des cœurs...

*
* *

Et toujours et sans cesse érigeant
D'autres campaniles, d'autres cheminées
Et d'autres paratonnerres

Les hommes redoutant l'orage
S'efforçaient en vain de percer
Avant qu'il ne fut mûr

L'énorme abcès de la nuée noire
Qu'ils avaient fait au ciel

Et contre ce dernier tiraient infatigablement,
Sans relâche, maîtres et ouvriers,

De nouvelles flèches de pierre ou d'acier...

Et tandis qu'elles striaient l'air du soir
Ventilé au-dessus de la ville par les hélices
Des aéroplanes,

Eux-mêmes, pris au piège des rues, des carrefours
Et des places en étoiles,

Tourbillonnaient dans les rayons de la pierre

Comme une ronde de mouches
Dans le soleil du soir...

* * *

Ames nouées le jour aux tresses des fumées,

Corps demi-nus la nuit parmi l'enfer des forges
Et le renversement fulgurant des cubilots,

Ils tiraient dans le ciel avec les longs canons
De leurs cheminées de briques,

Avec les antennes et les tours angulaires
De leurs T.S.F.

Avec leurs projecteurs de tôle, leurs télescopes
Et leurs avions,

Ils épuisaient contre sa tremblante cible d'amour
Tout l'arsenal de leurs flèches de haine,

Ils tiraient avec rage au cœur même du ciel...
Mais sans pouvoir l'atteindre,

Un invisible dieu le faisait, eût-on dit,
Reculer chaque nuit

En éperonnant d'un jaillissement d'étoiles
Sa fuite azurée...

*
* *

Des étoiles dans la bouche,
L'opérateur de la T.S.F.
Tisonne dans la ruche du soleil...

Le crépitement mat des mots
Fait un bruit de coléoptères morts

Et comme d'abeilles sèches
Qui ne remonteraient plus au ciel

Et ne butineraient plus
DIEU sur les lèvres humaines,

Dieu, cette diphtongue subtile
Et ce vieux mot perdu

Si étrange et si vieux
Qu'il est devenu

Avec les années

Bien difficile
A prononcer...

*
* *

L'astronome aspire le ciel
Au bout d'un télescope d'or

Et couché sur un matelas
Dans sa coupole ardente et dure

Pareille à quelque énorme sein
Fait l'amour avec une étoile...

*
* *

Les paratonnerres avaient vidé le ciel de Dieu,
Ils l'avaient attiré et bu comme une foudre
Et transmis par cables et par fils
A cent mille dynamos tournantes

Au-dessus de la ville allumée
Et qui croyait s'être parée,

Pour l'éternité, de tous les feux du ciel...

Le feu sacré,
Jadis flamme abondante et bien nourrie,
Lumière orgueilleuse,

Aujourd'hui morcelée dans les chapelles
En mille petites lueurs d'or précieuses,
Baissait de toutes parts

Et son souffle ténu
N'était plus la nuit par des mains pieuses

Aux autels de pierre des temples
Et aux sanctuaires de chair des cœurs

Patiemment et doucement entretenu
Qu'en de frêles et tremblotantes veilleuses...

*
* *

. . . .

A l'autel, le prêtre hynoptique, l'encens,
Les joues des angelots gonflées de chants

Et la délivrance, l'enfantement puissant
Des grandes orgues orgueilleuses

Et les piliers nervés et les verrières de miel

Et les vitraux d'épices et de fruit mûr
Qui changeaient la couleur du ciel

. .

Et puis encore tendu au seuil
Le piège multicolore de la rosace
Où se prenaient les cœurs

Et sans cesse et toujours la musique intérieure des âmes...

Tandis qu'à toutes volées, au dehors,
Mille cloches heurtées et culbutées dans la lumière

Faisaient crouler comme de grands oiseaux blancs
Des cataractes de sons sur la cité...

*
* *

. . . .

Mais les hommes s'étaient peu à peu lassés
De toute cette beauté

Palpée et maniée
Depuis tant de jours
Par tant de mains,

Caressée et baisée
Depuis tant de siècles
Par tant de bouches,

Ils avaient à la longue
Délaissé
Toute cette splendeur
Patinée

Par l'amour et par le temps

Et comme l'orteil de bronze
D'un saint

Usée
Par les baisers ;

Les hommes avaient à la fin
Déserté
Tout le paysage chrétien...

. . . .

Et de tout le sang du Père
Jadis versé par le Fils

Il ne restait plus guère
Au fond des lampes d'autel

Qu'un gobelet de rubis,

Un fragile verre de feu
De tout le sang de Dieu.

*
* *

Un petit nombre d'hommes et de femmes,
De tous les plus faibles, les plus débiles,

Buvaient encore et pour se réchauffer
Quelques gouttes de Dieu comme un alcool...

Longtemps leur foi,
Comme une ancre enfoncée dans l'azur

Avait retenu
Le ciel de voguer et de s'enfuir,

Le ciel pesant
Empli jusqu'au bord par leurs prières
Et par leurs pleurs,

Mais à présent
L'infini plus léger qu'une nef vide,

Au-dessus d'eux
Flottant et oscillant, remontait

S'éloignait, disparaissait...

*
* *

Les prêtres vivaient de Dieu,
Mais Dieu mourait du prêtre...

Taraudée par le doute et la défiance
La carène du vaisseau religieux
D'année en année s'engloutissait
Dans une morne mer d'indifférence

Et comme de grands bateaux naufragés
Il y avait des églises en ruines
Où librement le vent et la pluie
Pénétraient par les vitraux brisés...

Mais Dieu avait la vie dure
Et la foi résistait.

*
* *

Il y avait parfois
Des inondations, des crues
Et des débordements...
mais toujours,
Après chaque sinistre,
Après chaque déluge,
On revoyait encore, émergeant

Comme des arches sur des sommets,
De nouveaux monastères
Et de nouveaux calvaires

Et c'était, eût-on cru,
Au dire de ses mages,
L'auguste exil de Dieu
Sur les hauteurs...

Il y avait parfois des remous,
Des vents, des tempêtes,
Des échouages...
mais toujours,
Après chaque tourmente,
Après chaque désastre,
On voyait reparaître
Au milieu des épaves

Les deux bras écartés
Du grand crucifié
Qui nageait sur sa croix...

*
* *

Dieu qu'on venait jadis
De partout contempler,

Dieu enchaîné au fond des temples
Par une chaîne d'yeux,

Dieu regardé depuis trop longtemps
Et qui a perdu sa liberté...

*
* *

Et pourtant certains soirs une ombre fervente
Soulève encore la ville vers Dieu...

A la fin du jour, quand d'en-bas, de la rue,
Des pavés, l'obscurité monte et fume,

Des fenêtres s'ouvrent et des hommes inquiets
Attendent anxieusement de lire

Le signe inconnu qui va s'écrire au fond du ciel...

Pareilles à des chauves-souris, des ombres noires,
Voudraient s'arracher aux ténèbres, déchirer leur brume,

Descendre, voler, frôler des murs et s'en aller croire
Une seconde dans des temples qui s'allument...

Des hommes voudraient s'unir pour être forts,
Mêler leur vie glaçée à d'autres vies plus tièdes,

Confondre tous en joie leurs plaintes et leurs craintes
Et résister aux menaces de la nuit...

Des hommes las voudraient le temps d'une prière
Métamorphoser leurs cœurs en des églises

Et convertir à l'unanime et mystique bonheur
Leur solitude incrédule et désespérée...

*
* *

Et tandis que dans la ville opulente
Les plus riches brûlaient leur vie
Sur des autels de lumière

Et sous un large dais de nuages
Tout chevelu de longues boucles noires,

L'hiver, dans la ville basse,
dans la ville ouvrière,

Pareilles à des plantes malingres
S'arrachant péniblement
De leurs millions de pots,

Les plus frêles de toutes les fumées
Les moins drues, les moins vivaces,

Etaient celles-là même, hélas !
Qui sortaient du toit des misérables...

* * *

Il y avait, germée à côté de l'ancienne
Et plus riche qu'elle,
Une autre ville annexe et champignon.

Dieu était comme frappé par les pierres

De cette ville
Qui grandissait

Et dont les habitants sans cesse
Le lapidaient

A coups d'églises neuves,
de temples
Et de chapelles.

Ils y entretenaient une chaleur sans flamme,
Une foi sans ferveur,

Une piété vaine et ennuyée
Et qui brûlait comme un bois mouillé...

Insensibles, ils vivaient sans amour

Et les plus riches avaient du feu
Sans avoir de foyers,

Tandis que les plus aimants
Et les plus pauvres
N'avaient que des foyers

Sans feu...

*
* *

On eût dit enfin que dans la ville de pierre
Se faisait peu à peu
La pétrification du dieu fait chair

Et son obscurcissement
Et son salissement

Dans la ville de fer

Par les mille blasphèmes
des hautes fumées noires

Vomies par ses cheminées...

*
* *

La lapidation des hommes
Par la ville, qui sans cesse,
Les remue comme des galets,

Les frotte les uns contre les autres,
Les émousse et les arrondit ;

L'emmurement par la ville
Des hommes de plus en plus petits
Au pied des maisons de plus en plus hautes,

Le piétinement ivre, le harassement
De leurs foules flétries

Et sur son corps vieilli, tout l'amour,
Toute la tendresse,
Mangés, rongés comme une chair...

*
* *

La pétrification enfin
Des hommes par la ville,

La ville de pierre lasse et dure
Et qui n'était plus
Qu'une carapace...

*
* *

. . . .

On dirait que tout homme
Porte le poids d'une lourde pierre,

On dirait que chaque pierre de la ville
Pèse de tout son poids sur chaque poitrine ;

On dirait enfin qu'entre ses mandibules de fer
Et dans ses grandes molaires de pierre

L'énorme ville vengeresse
Ecrase et broie chaque soir l'âme et la vie des hommes

Empestées par la tristesse
Comme une fumée noire.

VI

NOCTURNE

★

Au sommet de la ville,

A la plus haute fenêtre d'une maison,
Un homme est accoudé

et du balcon regarde
Couler comme un fleuve
la descente du soir

La chute du soir sur la ville à vol d'oiseau
qui agonise,

Mais que farde encore avant sa mort
aux couleurs de la vie

L'incarnat rosé d'un tendre crépuscule ;

A la même heure dans une île antipodique
Une femme se lève et reçoit paisiblement

Sur ses épaules arrondies et nues
Qui retombent ainsi qu'une vasque

L'aurore de feu comme un baptême.

*
* *

Il a plu.
On dirait que la ville
A pleuré tout le jour,

L'homme se penche sur elle avec ferveur,
Il fait sienne sa peine,
Il la serre
Et la presse contre lui-même
Ainsi qu'une éponge,

Il recueille
Toute sa tristesse dans son cœur...

Goutte à goutte et sans fin,

Il boit les pleurs de la ville
Dans le bénitier de ses mains.

*
* *

Pure transparence de l'air après la pluie...

Cristal bleu de la nuit,
Semillé de points d'or...
Mille feux minuscules
S'allument dans l'azur reparu,

Mille nuées, mille haleines
Brillantes et vernissées
S'étalent en flaques dans le ciel,
Plafond de verre fumé.

Lent glissement du soir occidental
Qui sans cesse se déverse
Sur les hommes fatigués
Comme un grand arrosoir empli de rosée

Et tendre ondoiement au même instant du jour levant,
Epanchement vermeil de l'aube orientale

Qui regonfle la chair des fleurs, redresse les tiges
Des jeunes filles ployées comme des glycines...

Et du haut des terrasses ces grappes de femmes
Qui retombent comme des lianes affaissées...

*
* *

Comme démoulé du crâne d'un dieu mort
Et pareil à la pensée refroidie des hommes,

Un grand nuage immobile et pétrifié
Rêve et dure au-dessus de la ville...

*
* *

Un oiseau, très haut, vole d'une tour à l'autre.
Couple d'aîles couleur d'espace et de nuages...

On dirait qu'une mouche traverse le ciel...

*
* *

. . . .

Le ciel entre par les fenêtres comme un regard.
Un homme descend doucement la pente du soir ;

Un homme écoute, à la fois proche et lointaine,
La ville,

Haliotide prodigieuse qu'emplit une rumeur,
Tonner comme la mer aux conques de ses oreilles...

*
* *

A la tombée du jour un écriteau
Dressé en travers de la chaussée

Montre du doigt l'extrémité d'une rue
Barrée par les paveurs et par le couchant,

Un groupe d'hommes y pile du soleil

Et les hies qui broient les rayons écrasent
Comme un jus rouge le sang et la lumière

D'un soleil trop mûr qui va bientôt pourrir...

C'est l'hiver...
Un vieillard explique à des enfants
Pourquoi le soleil est si pâle et si faible...

C'est que chacun lui a pris un peu de flamme
Pour l'enfermer dans son âtre,

Quelques-uns
Comme toujours ont pris la plus grosse part,

Le plus grand nombre s'est partagé le reste.

*
* *

La nuit tombe.
Les trains passent

La double voie brille
Et glisse comme une bave

Au-dessus des pilastres,

Du haut en bas des maisons
Coupe et superposition

De groupes illuminés,

De familles radieuses
Qu'un souffle alterné de métropolitains
Évente et caresse de minute en minute...

*
* *

La nuit tombe.
Les jattes renversées
Des suspensions font couler leur lait,

Un grand bol de céladon blanc qui s'allume
Met sur chaque table une nappe de clair de lune

Et l'abat-jour pâle et vert arrose et fait s'ouvrir
Délicatement le cœur de chaque famille,

Vie en rond épanouie autour de la table

Où dans l'ombre comme une plante dans un vase,
Trésor choyé, scintille et vit, l'espace d'une nuit

La lampe couronnée de rayons comme un fruit d'or.

*
* *

Comme au fond d'une cave
La famille se reforme et caille chaque soir.

Toutes les heures, la pendule qui dit un mot
Mêle sa voix à l'entretien des hommes

Et ses vieilles aiguilles tricotent le temps

Et des groupes se serrent devant l'âtre ou le poële
En vue du passage marin de la nuit...

*
* *

On dirait que tous s'apprêtent à partir
Avec ce compagnon joyeux, le feu,

Et qu'ils s'installent, se calent et se rencoignent
Pour faire route avec lui,

Immobilement, un tiers de la nuit...

*
* *

. . . .

Fleurs de flammes à la branche noire
Dépouillée par la hache et l'hiver,

Toute pareille à l'homme pauvre et dénudé

Qui se pare dans son lit
De beaux rêves la nuit...

*
* *

La nuit refond le bloc de la famille,
Dont chaque partie, raimantée d'amour,

A nouveau cherche l'autre et la retrouve,

Chère entente des corps dénouée par le jour,
Archipels d'âmes dispersés par son flot...

Les cœurs se ressoudent ainsi que des ilôts,

Comme des instruments séparés et qui s'unissent,
Tout un concert d'âmes,
Tout un chœur de cœurs
Chante autour de la table...

Le battement de l'horloge scande leur existence,
Sur le cadran les aiguilles coupent du temps heureux

Et font douze parts de l'heure comme d'un gâteau.

La famille, compotier aux belles joues, somnole,
Elle digère pesamment son lourd bonheur,

Frileuse elle absorbe ainsi qu'un corps gras et chaud
La lumière de la lampe par tous ses pores ;

La chaleur du foyer lui dilate le cœur.

*
* *

Premiers accrocs noirs à l'étoffe du ciel clair,
De petits morceaux de nuit s'éparpillent,

Des vols de corbeaux grinçent et déchirent le ciel
Dont ainsi qu'une doublure le sombre envers
Commence d'apparaître,

Toute la ville descend comme une sphère
La pente de la nuit.

*
* *

. . . .

Une première étoile fixe un pan de la nuit

Et d'autres qui surgissent enclouent peu à peu
Les hautes tentures d'un ciel mortuaire ;

L'ombre énorme enfume le ciel
Et la pesanteur de l'obscurité

Succède au poids léger de la clarté.

Comme une gueule enflammée
Le soleil arrondi bâille

Et tout le couchant distendu
Aboie,

On dirait que la nuit qui s'entr'ouvre
Se referme sur le jour

Pour l'enfourner au fond du ciel,

Comme une locomotive
La ville haletante,
Entre rapidement
Au tunnel de la nuit.

La nuit tonnante descend,
La ville alors s'éclaire...

La machine à faire des ténèbres roule et gronde

Et l'âme électrique s'allume au dur frottement
Des noirs plateaux crépitants de la dynamo-nuit.

*
* *

La ville tremble à l'approche de la nuit ;

Grenue, elle a comme une chair de poule éclatante,
Une éruption d'ampoules allumées et de cloques ardentes

Une démangeaison terrible de feux et de rougeurs ;

Elle regarde ainsi qu'un nègre aux yeux d'émail
L'obscurité
par les dix mille yeux dilatés

De ses lampes à arc.

Epèlement de la lumière,
Balbutiements électriques des globes d'azur ;

Les hommes s'essaient à rallumer le soleil
Aux plafonds, sur les tables, dans les encoignures ;

Les soutes du travail et de la peine sont éteintes,
Les oriflammes de feu flottent à la hampe des mâts ;

L'éventail bariolé des plaisirs s'ouvre et s'écartèle,
Des anges musiciens déroulent dans la nuit,

Comme une longue et souple gamme chromatique,
L'immense arc-en-ciel de la joie multicolore...

Comme des banderoles, aux transparents des réclames,
Pensées choisies et lumineuses, rouges autographes

Et signatures agiles d'invisibles démons,
Sentences bleues et vertes aux fronts des maisons...

La nuit s'offre et tend à l'homme une joue en feu.

*
* *

Les hommes s'efforcent de tuer la nuit nouvelle-née,
Ils lancent contre elle toute leur meute de lumières,

Mise en défense de la ville contre les ténèbres,
Protestation des hommes contre l'obscurité,

Des milliers de lampes se dressent contre la Bête...

*
* *

Ils voudraient l'enchaîner avec des cordons de flammes,
La nuit les rend ivres comme un vin ; ils titubent :

On dirait qu'ils se tiennent par les yeux
Pour ne pas crouler à des rampes de feux.

*
* *

Ils élèvent contre l'ombre ennemie
Comme une barricade
Un brasier d'or et d'argent,

Ils tendent un barrage flamboyant,
Un vaste incendie triomphal

Contre la marée irrésistible de la nuit...

*
* *

L'homme regarde la ville aux gemmes translucides,
Les pâles vitrages des usines qui flambent,
Les coupoles glauques de ses opéras verts,
Les serres enflammées de ses music-halls...

Il regarde sous la pluie les grappes rieuses
Ou larmoyantes des grands palais de cristal,
Des cirques et des gares transparentes...

Mais par dessus tout ses yeux contemplent dans la brume :
Bloc condensé d'hiémales rosées maraîchères,

Vaste étal de vagues mortes, cathédrale de glace
Et de frigo,
Trouble aquarium de sueur et d'eaux sales,
Marché couvert
Et port gras des pesantes marées
De chair fraîche, l'Arche et l'énorme verrière

Des Halles colossales

*
* *

Hommes des foules, errants des places et des rues,
Reculant le plus possible l'instant d'être seuls

Et vous encore, ô femmes allaitant vos petits...
Colis humains, bétail d'émigrants à l'odeur de vanille

Qui sommeillez aux berges froides des quais, aux estacades
En attendant l'heure tiède d'être empaquebotés,

Vieillards à l'œil jeune, à la barbe mousseuse, étrangères
Qui portez à vos oreilles l'anneau des prisonnières,

Androgynes bien coiffées aux cheveux de laque noire,
Au beau teint de feu de la loutre allumée par le vent,

O vous restés comme un limon dans l'estuaire des gares
Maladroits voyageurs captifs d'un cercle de tourments,
Infortunés ballots heureux de chair et d'oreillers,

Voici que maintenant la Nuit roule de l'Ouest à l'Est
Et qu'un petit nombre à travers l'océan du sommeil,
Vogue tout enivré dans les grands immeubles de pierre

Dont les dix étages tanguent sur leurs soutes d'anthracite
Et chavirent sur leurs cales d'alcool et de champagnes !...

La ville est un port où dorment d'un sommeil de pierre,
Les carènes à dix étages d'énormes navires

Qui ne partiront pas, qui ne partiront jamais...

La nuit les hublots de tous les sabords s'illuminent
Et tout autour de ces méduses aux yeux vitreux

Les hommes glissent et frétillent ainsi que des poissons.

. . . .

Du haut du promontoire de pierre d'un balcon,

Un homme écoute la houleuse rumeur du monde

Et de la nuit...

*
* *

Les portes bâillent de sommeil
et les fenêtres
S'allument comme autant de décors,

— Le triangle des rideaux
Compose des scènes, —

Comme au fond d'une bouche
on entrevoit
La peau intérieure et les muqueuses

Tour à tour enflammées ou livides
Des chambres,

pâles papiers peints
Ou tentures cramoisies...

*
* *

...Hommes et femmes
Larguent pour la traversée de la nuit
Les rideaux de leurs chambres et de leurs lits...

Sous l'anse de leurs bras, les coudes arqués,
Des femmes tournent la tête et comme en rêve
Egouttent et tordent une chevelure liquide,

Puis se dévêtent pour le long bain du sommeil...

Les unes
Regardent leurs cuisses grasses comme des phoques roses
Et tirent à pleines mains sur la peau de leurs reins...

D'autres encore, qui bâillent et s'étirent, se dénudent
Indolemment pour de brèves étreintes

et certaines
Plus fièvreusement pour de plus profondes plongées...

...Amour. Fluide. Electrolyse suprême
De deux corps qui se dissolvent l'un dans l'autre...

Des reflets jouent sur des chairs... Le feu amoureux
Lèche comme un chien jaune des nudités limpides...

Dans l'alvéole des chambres, des hommes, des femmes
Luttent corps à corps et ruisselants de sève et de sueur,

Pins entaillés, nageurs pantelants,
Emergent de l'amour comme d'une étuve...

. . . .

*
* *

Un peu de linge blanc caille çà et là dans leur nuit,
Des aubes et des amicts s'éparsèment sur des chaises...

Lazare se sèche à des draps pâles et mortuaires,
Des noyés reviennent à la surface de la vie...

Des couples en prière adorent le vrai dieu Oubli...

. . . .

Et peu à peu l'Amour mort ressuscite et les éclaire
Avec une torche faite de la pure résine

Qui coule comme un beau sang de ses blessures magiques...

*
* *

...Comme un pêcheur endormi et couché
La nuit de tout son long dans une barque

Dont l'amarre a cassé et qui dérive...

Chaque homme s'endort sur le sein d'un rêve
Gonflé de femme et qui l'entraîne au loin.

*
* *

Reste d'une clameur que rien n'a pu faire taire
Un cri unique et clair comme le fil d'une lame,

Un cri aigu et qui l'illumine,
Renaît sans cesse
de la nuit...

La nuit unit les hommes épars pendant le jour,
La poix noire du sommeil les agglutine

Et comme tous les bruits durs et contractés se nouent
Tous les sommeils se fondent en un seul...

La nuit ronde les enferme. Un grand cercle engourdi
Parque les dormeurs comme un cimetière.

Les hommes dorment entre les bras de la nuit...

De minute en minute de longues files d'âmes
S'enlisent dans les sables mouvants du sommeil...

Les hommes endormis tettent le lait du rêve
Et de l'oubli à la mamelle de la nuit...

*
* *

.

. . .

. . . .

. . . .

Dévotion à la nuit...

En proie aux rêves les hommes endormis
Cuvent le vin profond du sommeil

Coupé par l'eau trouble des songes

Qui sont comme leurs pensées de chaque jour
Décomposées par leur mort de chaque nuit.

. . . .

. . . .

*
* *

La nuit couve chaudement la ville immobile,

La brise de leurs rêves fait bouger les dormeurs
Dont les lèvres s'ouvrent ainsi que des corolles,

Ils parlent à mots entrecoupés, ils étouffent...
On dirait qu'ils viennent respirer à la surface...

Et l'homme attentif et penché sur la ville énorme

Ecoute l'hymne du silence au sommeil
Entonné par ces millions de bouches...

*
* *

. . . . Pleine nuit...
Une étoile filante s'incline comme une fleur...

. . . .

⁂

. . . . Pleine nuit...

L'homme regarde du haut de sa chambre
Comme d'une baume les maisons noires

Et là-bas,
            sur une place,
                        au bout de plusieurs rues,

La grande rose pâle et l'œil dilaté
D'une seule gare éclairée, survivante,

Dont la face rayonne ainsi qu'un soleil jaune...

*
* *

Un rêve limpide éclaircit le sommeil des hommes,
Un grand rêve flottant met à la voile
Sur la mer du sommeil...

Un nuage fond comme un morceau de sucre...

Le ciel accouche sans bruit de la lune.

Enorme
Et trouble à sa naissance elle se clarifie
Et diminue à mesure qu'elle s'élève,

Une lune pure filtre et blanchit la nuit...

* * *

...Peu à peu la fraîcheur des ténèbres
Fait pousser sur la ville endormie
Une végétation cristalline
De pensées blêmes et transparentes,

Une floraison d'images et de rêves
Pâles et décolorés, semblables
A des camélias éclos en cave
Au soleil noir de l'obscurité...

Tout un envol de sentiments de nuit,
Tristes, effarouchés et clignotants
Comme des hiboux dans l'ombre froide...

*
* *

Dans l'horloge
Plus haute et plus étroite qu'un cercueil
Un homme est enfermé,

Le même que celui qui dans la chambre
Vit et rit, pleure et meurt,

Un cadavre est présent
Dans le sarcophage aride de l'Heure...

On dirait que le temps fait un pas
A chaque battement du balancier...

Un grand coffre qui veille est le tombeau

D'un homme assassiné par le Temps.

*
* *

Une montre enfantine est sur la table
Et l'homme écoute
le frêle bruit de secondes

Et perçoit en songe
la trame divisée
Du temps menu qu'elle pique à la machine.

*
* *

Minuit,
L'envers de Midi se déchire et sonne,

Minuit, le combat au cœur de la nuit,

L'étreinte corps à corps des deux aiguilles,
— Le cri de l'heure et son gémissement, —

Midi, leur chant d'amour et leurs baisers.

*
* *

. . . .

Sur une table et sommeillant l'ovale d'un chat muet

Et qu'on dirait pétri dans de l'ombre et du silence...

*
* *

Un seul homme dure encore,

— une lampe survit
Au plus haut étage de la plus haute maison,

Au plus tendre hublot du grand navire secret —

Et tandis que les hommes baignent ivres-morts
Au fond d'un gélatineux sommeil

Lui seul se sent sec et net et pareil

A ces anachorètes légers
Qui sur la plus haute branche d'un mont

Vécurent jadis au verso du ciel
Dans la lumière ainsi que des oiseaux...

*
* *

Une voiture attardée remonte la rue,
Le pas d'un cheval dégloûte la chaussée,

Rigide remuement de galets avalés,
Des sabots de fer mastiquent le pavé...

Une lueur fuse au loin et grandit en chantant,
Une automobile gonfle, stoppe et trépide,

Puis l'essence se calme et le moteur s'endort....

L'œil bouffi des phares se ferme de fatigue,
Les pneus comme des boas digèrent l'espace...

Une flamme impure et froide de réverbère
Dévisage un jeune homme et l'enlace en dansant,
La main sèche du vent soufflette les passants...

De lourds rideaux de fer se déroulent et tombent,
Vaste fracas de la tôle ondulée qui choit...

Troublés dans leur chair tous les étages tressaillent

Du bâillement profond d'une porte cochère
Qui vient de se fermer dans un bruit de tonnerre...

*
* *

Le jour, plus creuse et légère,
La ville semble plus dense et plus lourde,

La nuit, avec ses maisons gorgées d'hommes
Et ses rues désertes, évacuées...

* * *

. . . .

L'homme après un long temps rallume la lampe
Dont à travers les parois du verre fauve

La mèche large et qui trempe dans le pétrole
Semble une couleuvre morte dans un bocal,

Alors le chat qu'aveuglent les rayons
Cille et pleure en silence

Et ses larmes sagement
coulent une à une
Sur ses joues rondes et velues...

*
* *

Pleine nuit. Une lampe brûle encore
En silence comme une pensée,

Une petite lumière, une lueur
Pâle et funéraire, veille encore

La mort nocturne des hommes,
Une dernière goutte de feu
Pointe encore au sommet de la ville...

*
* *

...Toute la ville est nettoyée d'hommes,
Il n'en traîne plus un seul dans ses rues,

...On dirait qu'elle les a ramassés
Comme une commode énorme et ventrue
Dans chacun des tiroirs de ses maisons,

Chaque rue semble un haut corridor...

*
* *

Vaste agrandissement des carrefours
Et des places

Echancrure et distension

Des contours de l'espace...

* * *

L'homme est revenu s'asseoir auprès de lui-même,

Las et comme s'il craignait de la perdre, il tient
Son âme étroitement serrée entre ses bras.

*
* *

Et peu à peu des silences mouvants s'unissent à leur tour,
Comme des pans de glace de grands espaces muets se soudent,

Les blocs du silence pèsent massivement sur la ville,
L'océan vaste et froid de la taciturnité se prend.

Liés entre eux par la blonde colle de la lumière,

Le jour, mélange des bruits et confusion des sons,
Le soir, leur solitude nette et leur distinction,

Isolés et comme solistes dans l'obscurité,
Ils se détachent en clair sur le fond noir de la nuit

Le silence se propage à grands flots engloutissant
Tous les sons, tous les cris, tous les derniers remous du bruit

Et la lourde rumeur de la foule y plonge et s'y enfonce
Comme un troupeau de cloches qui se noie dans la mer.

Seul un chant de femme nage encore sur sa nappe immense,

Partout la contagion du silence,

Partout la prise de possession
De la ville et du monde

Par le silence...

La nuit remonte et s'apaise
Doucement...

L'ombre se tait, la ville s'éteint...

La ville dort en rond comme un chien replié.

⁂

...Et l'homme ouvre la porte en songe,
Il se penche
Sur la rampe de l'escalier,
Spirale
Sonore de coquillage,
Oreille
de la maison,

Il entend l'aveu des portes entrebâillées ;
Il écoute pleurer dans les chambres voisines...

Un enfant que sa mère a laissé seul et qui crie...
Une femme abandonnée...

De pauvres êtres faibles
Et chétifs, entaillés par la vie et les hommes

Et qui sécrètent naturellement des larmes
Comme le pin la résine...

Un nouveau-né
Sanglotte et meurt,
On perçoit l'explosion
De son petit corps à travers la nuit

Et comme l'éclatement de son cœur
Trop faible pour tant de douleur...

Plus loin
Un homme aux yeux bons derrière ses lunettes
S'incline doucement sur une flûte agile,
L'air
Est plein de tristesse et les murs ruissellent
De pleurs d'enfants...
On respire déjà
L'odeur de leur douleur en fleur qui mûrira...

Un piano fait ses gammes comme un fauve ses griffes
Et son sillon de notes rigide et rectiligne
Laboure impitoyablement les chairs de l'âme...

Silence de mort sur le piano
Qui se referme comme un cercueil.


A.F



*
* *

Parfois une fenêtre inquiète s'ouvre,

Parfois un homme en face,
Le même homme que moi,

Allume une lampe et réveille la nuit

Et peut-être que ma propre lampe,
Sur le rocher noir de la maison

Lui fait rêver qu'il est, quelque part,
En pleine mer, un oiseau d'or qui chante

Sur la branche rigide et rouge
Et qui seule émerge de l'eau
D'un grand arbre de corail...

*
* *

Un homme sort de son lit la nuit,

Somnambule ivre, il tend les bras
Et marche à tâtons dans la chambre,

Heurte les meubles, se baisse, se relève,
Et la nuque et les reins écrasés de tristesse,

Va boire à quelque pot à eau une affreuse gorgée,

Et je vois poindre l'aube difficile de sa lampe
Ainsi qu'une lueur triste avant-courrière du jour

Et d'autres feux se rallumer dans d'autres tours de guet,
D'autres parcelles de lumière s'émietter dans la nuit.

Des coqs captifs poussent au loin des cris de désespoir...

*
* *

Quelque chose vient de remuer dans la chambre,

Une porte a crié.
                    Un rideau s'est gonflé,

On dirait que derrière un homme s'est caché
Et il n'y a personne et ce n'est que le vent...

Une persienne bat comme une aîle arrachée.

O tressautement de peur et pourtant joie

A l'idée d'entendre le bruit d'une clef
Tournant dans la serrure,

Quelqu'un entrerait,
Quelqu'un viendrait me voir, m'entendre,
Me parler,
Un homme, un autre homme
Serait là,
Et qui ne serait venu
Que pour moi, uniquement pour moi !

Pour briser le sceau blême de ma solitude !
Oh ! Comme je repousserais en tremblant les verrous...

O silence vide et clos,
que seul agite encore et perce
Le frêle battement d'un cœur de montre...

*
* *

La ville est le jour une incarcération d'âmes,
Une détention de joies vives et d'heures claires,

Et le soir, une mise en liberté de douleurs
Et comme une fête nocturne de tristesses...

*
* *

...Je voudrais être entraîné
Par le courant souple et fort d'une foule

Et rouler aveugle et sourd dans chacun de ses remous,

M'engouffrer parfois avec elle comme l'eau d'un bief
Sur les aubes vives d'une roue de moulin
Aux tourniquets criards d'un music-hall,

Ou bien plus loin être la proie noire et tourbillonnante
De quelque grand skating agile et lumineux...

Je voudrais céder à la tentation des descentes,
A l'invite d'une pente douce comme une femme,

Tourner avec les places, couler avec les rues
Et résister à l'ordre impérieux des montées,

O multitude,
Je voudrais enfin comme un nageur las

M'étendre et faire la planche
Sur ton paisible et tiède ondulement...

*
* *

Je ferais escale avec elle,
Je roulerais avec son flot
Aux ports engorgés des cafés,

A leurs terrasses étalées
Et qui débordent largement,

Ou bien seul comme une petite barque lasse,
Comme un canot puéril qui suit un grand navire

Et tressaute et danse de fatigue sur l'eau,

Je m'en détacherais parfois pour me glisser
Tout au fond du chenal d'un bar étroit,

Ou bien je m'arrêterais sous une porte
Pour voir défiler des hommes et des femmes

Que je regarderais tous au visage
Et l'un après l'autre, avec désespoir...

*
* *

Il fait trop clair en moi, je sens la morsure
D'une lumière aride qui dénude affreusement

Les parois de mon âme, et pourtant tout est noir
Autour de moi qui brûle,
                    Je me consume glacé...

Le cœur de la ville est moins sombre et moins triste,
J'y charbonnerais comme un tison refroidi...

Oh ! Je voudrais m'éteindre dans la clarté sonore
D'une place en feu que je sais, moyeu de la ville,

Où certains soirs aveugles rayonne un cirque d'or,
Où tourne en tout temps la piste d'un manège blanc ;

Je voudrais marcher pendant des heures et des heures
Dans une de ces rues qui harassent les hommes,

Je voudrais longer en courant le bord d'un trottoir
Et sauter de pierre en pierre comme un enfant,

Mais sans effleurer ses joints de mortier clair
Et sans écraser un seul de ses interstices...

Je voudrais toute cette nuit ensemencer
D'une semence de pas l'asphalte stérile...

— Oh ! Rentrer enfin chez soi si ivre de fatigue
Qu'on marche rigide et presque aveugle, les yeux

Dans des œillères, sans pouvoir se détourner,
Sans pouvoir obliquer d'un seul pas à côté !.. —

Je voudrais être le premier de tous ceux qui attendent
Aux portes d'un théâtre éclatant,

Je voudrais sentir loin, très loin derrière moi, se tordre
Et s'étirer au laminoir d'une barrière,

Enorme étalon pris au piège de la salle,
La queue en crins noirs d'une foule hennissante !

— Ou bien, Non,
Rester dans la rue seul et libre
Et toiser avec dédain ces enchaînés,

Ces groupes noirs qui moutonnent à cette porte,
Cette cohue qui s'allonge en quenouille

Et file patiemment de minute en minute
Les heures de son attente...

Je voudrais être sous un plafond d'indigo
Où brûle un ciel bas d'étoiles apprivoisées,

Ou bien au bord du clavier ardent d'une rampe
Où la lumière allume alternativement
Une gamme chromatique écarlate et blanche ;

Je voudrais être attiré comme un fétu d'acier
Par l'aimantation puissante et claire,

Luisante et chaude, du centre de la Cité.

*
* *

J'ai faim d'entendre quelque part, n'importe où,
Dans une boutique où il y aurait des poids,
Un humble dialogue exactement pesé
De paroles massives et bien portantes...

J'ai soif d'entendre quelque part, n'importe où,
Au comptoir en fer à cheval d'un bar d'étain
Ou dans l'arrière boutique d'un débit

Un long soliloque vacillant de phrases saoules...

J'entends au fond de moi-même trop de voix enlacées,
Trop d'appels rigides aux cous tendus comme des trompes,

Je vais les soulever par dessus la marée montante
Des bruits de la rue, les y précipiter tout fumants

Et les noyer dans la foule comme dans une eau noire...

*
* *

Comme un homme affaibli
Et qui descend le soir dans la rue
Boire de la lumière et rallumer sa vie

Tout mon corps voudrait à la nuit née
Rôder sans mon âme

Au pied des hautes maisons illuminées.

*
* *

...Chaque soir,
Le troupeau de la foule descend vers la rue,
Abreuvoir orageux des bruits versicolores...

Des flammes orangées coloreraient mon âme,

Des feux de pharmacie renverseraient sur elle
Une longue lumière délayée verte et bleue...
Des devantures m'éclabousseraient au passage,
Je tituberais dans des flaques éclatantes...

Je serais comme un noyé qui descend un fleuve,
La face illuminée par les fanaux des ponts
Et des pontons...

Je serais comme un papillon prisonnier
Palpitant dans la cage vitrée d'un réverbère...

*
* *

...Des feux m'attirent...
Sur la plage des Halles

Le globe lunaire et léger des lampes à arc
Enfle et soulève chaque nuit avant l'aube

Une marée d'hommes qui ronge et renverse
Des pyramides vertes et des falaises jaunes...

Je voudrais caresser du regard, comme un sein,
Le globe neigeux des lampes à arc,

Je voudrais tour à tour réchauffer, refroidir
Mes yeux à leurs lunes électriques,

A leurs flammes si glacées qu'elles en crépitent...
Je rassasierais de clarté mon âme,

Je la saoûlerais ainsi qu'un ivrogne
A tous les lampadaires cuisant de la lumière...

Je voudrais m'agiter comme un fou et danser
Sous la douche de lumière des projecteurs,

M'approcher ardemment du souffle âcre et touffu
De quelque bouche de métropolitain,

Et très tard dans la nuit attendre doucement,
Sage damné frileux de l'enfer de ses voûtes,
L'impossible éclosion d'une aube angélique

Sur le blanc quai désert d'une station lointaine,
Arche scintillante, grotte pâle et féérique...

*
* *

...Car je suis fait d'étoupe et je flambe très vite.

*
* *

J'irais vers les percolateurs de cuivre rose,
Entrailles fumantes et richesses des pauvres,

Ou bien je descendrais dans un bar souterrain,
L'âme soumise aux enchantements du barman,

Blanc prestidigitateur à la veste pure,
Magicien qui compose un cocktail comme un philtre...

Joaille resplendissante des baccarats,
Des ampoules versent une liqueur d'or...

Un chiffre rouge s'inscrit sans cesse au plafond,
Long vol plané d'un Huit aux aîles d'acajou...

J'irais dans la cave d'une taverne
Non loin des fûts puissants, tombeaux du vin,

Je m'assiérais auprès des chers buveurs,
Ces hommes vagues, sommeillant tout le jour,

Sans forces pour se déplier et la nuit
S'ouvrant, s'épanouissant joyeusement...

Petit café. Eternel vis à vis des glaces...
Un bel oiseau bleu plane au-dessus des buveurs,
Le Saint-Esprit descend le soir au fond des bars...

J'irais de l'un à l'autre parmi ceux-là
Qui ont des cartes entre leurs mains

Et parmi ceux-ci
Qu'un peu de vin
Réconcilie
Avec la vie...

*
* *

J'entrerais dans une église désaffectée,

Mes yeux écouteraient l'office automatique,
Le service électrique sans tête et sans prêtre,
La grand-messe noire et blanche du cinéma...

O Saint-Sacrifice du film sourd-muet,
Cône étincelant d'infusoires et d'atomes,
Triangle ardent de bacilles et de cristaux !..

Rayons noirs sur la nappe pure de l'écran...
Douche insensée, baptême ingénu de l'autel,
Vierge descente ou délire d'oiseaux sans aîles,

Pentecôte de colombes ou de corbeaux ?..

Décomposition sans odeur du geste humain.
Déflagration d'âme sans parfum ni mémoire,
Eclatement de Dieu sans fumée ni tonnerre ;

Emiettement continu du Saint-Corps du monde
Et bouillonnement du Saint-Sang de l'univers ;

Calcination de la matière et de l'esprit,
Dispersion sans fin de la substance divine...

Pulvérisation des images planétaires,
Volatilisation des cendres de la terre...

* * *

Je me pencherais au bord d'une passerelle,
La nuit, parmi les cris des trains assassinés,

Du haut d'un pont de fer qui traverse des lignes,
Je regarderais tour à tour la gare éclatante,

Nid de wagons et serre encombrée de vapeurs,
Le fleuve allongé des rails qui coule et miroite,
Les grands tunnels obscurs dégaînant des fumées,

L'innombrable convoi des trains de marchandises
Comme un troupeau de bœufs au dos noir et carré
S'en allant tristement vers l'abattoir des gares...

J'entendrais le gémissement des trains perdus
Que la ville comblée refuse,

. le lointain beuglement
D'une locomotive oubliée qu'un homme égorge...

*
* *

O ville ! Je m'incline sur ton visage,
Je te regarde les yeux dans les yeux,

Je vois tes paupières qui se soulèvent,
Tes prunelles qui s'allument, tes orbites
Qui s'emplissent de lumière,

O ville immense ! Je vois ton masque immobile
Eclairé par-dessous,

Tes yeux de verre qui bougent, tes dents d'émail,
Ta bouche humide et rouge,

O ville noire le jour, multicolore la nuit,

O ville, teinte et fardée,
La nuit, de mille couleurs,

Je te regarde et je t'adore,

Idole !

*
* *

Je voudrais m'en aller de moi-même…

Un cri de sirène sur le fleuve
Me délivre,

Un ordre impérieux de partir
Rouvre en moi,
Comme une écluse,

Le vaste désir de m'enfuir,

Un appel tout-puissant
Vient de me rendre

Le goût perdu
De l'infini…

Mon cœur qui l'entend
Bat plus vite et plus fort

Comme un objet fragile et léger
Qui tremble dans la chambre,

Au passage aîlé
D'une voiture

Et l'on dirait que le vent du départ

A détaché de mon âme
Et balayé

Ce soir toutes mes pensées mortes...

Déclic et trépidement,
Une pensée d'action, neuve,

Tourne sa clef dans mon âme
Et la met en marche,

Désir
De me détendre,
de fuir en zigzags,
De tordre mon corps

Dans la spirale crantée de l'escalier
Qui bâille et s'étire dans l'attente de moi,

De dévaler ses marches,
d'engrener mon élan
A chacune de ses dents,

De l'enrouler
comme un fluide le long
de la rampe
Et de briser enfin
en cent mille morceaux
La force comprimée
Qui depuis si longtemps s'accumule
Entre les parois de la chambre
Pour faire éclater mon cœur !

Je vais ouvrir comme une soupape à mon âme
La porte au dur vantail,

Ma joie qui bondit enfin, arpège
Gamme chromatique qui serpente
Et qu'on monte avec peine,

Quatre à quatre les marches de l'escalier,

Ma volonté, si rigide encore hier,
Elle a plongé dans la ville
et dévié
Comme un bâton dans l'eau, comme un éclair !...

*
* *

J'avais dès ma naissance
Le signe du changement
Comme un tatouage sur l'âme

Et la soif du nouveau
Comme une grande tache de vin,

Tout exprès sur le cœur
Pour m'enivrer mortellement...

Amour de tout ce qui est loin!...
J'ai voyagé,

Je me suis réfugié dans l'espace pour échapper au temps,
Je ne lui ai jamais laissé le loisir d'abîmer mon âme,

J'ai regardé vieillir tout ce qui n'était pas moi.

Je suis las ce soir des durs trottoirs de pierre

Et voici que je pense au berceau de la mer,
Au doux matelas de la mer élastique et molle...

Amour de la ville ! Je partirai ! je partirai !
Je briserai ton puissant lien qui me retient,
J'arracherai d'un seul coup toutes tes attaches,

J'extirperai ton ancre enfoncée dans mon cœur!..

Je voudrais cette nuit prendre la mer et tanguer,
Je voudrais sentir tout le plancher de cette chambre
S'amollir
            et ses lames soulevées
                        onduler et houler...

O pleine mer de la joie sans espoir et sans rives,
Je voudrais retendre mon âme humectée, clapotante,

A tes vents inconnus comme une voile éblouissante !...

* * *

. . . .

. . . .

J'enflerais de ma pipe un nuage qui passe
Et mon fumoir serait un grand ciel tacheté...

Chère sérénité limpide de l'espace,
Taciturnité douce et profonde du soir !..

J'y chercherais encore ces pigeons messagers
Qui portaient dans leurs becs les beaux plis cachetés...

Des cris fins et lointains rayeraient l'horizon,
Le chant d'un cor perdu creuserait le silence...

Les bruits s'allongeraient comme de pauvres ombres
Et son odeur légère survivrait au jour...

* * *

Je dînerais tard au fond d'un grand jardin tiède
Aux lisières de quelque petit bois confiant...

Des papillons voleraient autour de la lampe,
Je romprais de mon front des toiles d'araignées...

Un bras obscur remuerait du feu dans les nuées,
Des éclairs précipités trahiraient la nuit

Et dévoilant tout à coup la terre à Midi,
Comme un cher souvenir des époques heureuses,

Réveilleraient des prés verts, des eaux, du ciel bleu,
Ressuciteraient les bois, les champs, les moissons

Et rendraient à mon cœur l'allégresse du monde !

* * *

Les sons s'étireraient comme des formes noires,
L'ombre des arbres s'ajouterait aux ténèbres...
Je rêverais entre les bras ronds d'un village,
Je dormirais sur le cœur tendre de la terre...

Le ciel songerait aux terrasses de la nuit,
Comme un vieil enchanteur en robe constellée...
Je ne possèderais que ma félicité,
Je ne connaîtrais rien que la brise et la nuit...

Musical déchiffrage des saints planisphères,
Des étoiles tomberaient comme des fruits mûrs,
Egratignures de feu sur une chair d'azur,
Coups d'ongles d'anges aux divins psaltérions !..

* * *

Le jour naissant m'ouvrirait de force les yeux,
Un peu d'aurore se mêlerait à mon sang...

O bain viril, je descendrais avec des aîles
Faire boire ma vigueur aux blocs des ruisseaux,

Je durcirais comme un acier mon rêve chaud,
Je tremperais ma sagesse ainsi qu'une épée,

Je laverais ma ferveur pure et légère...
Je danserais de joie comme l'œuf d'un jet d'eau.

*
* *

Ardeur du monde, il ferait éclatant et fort !...
Fièvre des hommes, il ferait brûlant et fou !...

Mes yeux découperaient des tranches dans l'espace,
Carrière à ciel ouvert d'anthracite doré...

Le soleil s'approcherait trop près de la terre,
Phoebus démasquerait une gueule de four...

Rassasié de lumière et couché sur le dos,
L'esprit et le corps noués à l'axe du jour,

Je blottirais mon ivresse au fond de l'été,

J'offrirais ma passion adorable et cruelle,

Et plus chantant qu'un bois sec et chaud de clarté
J'exalterais vers le ciel ma louange enflammée !...

Je glorifierais mon âme et ma chair captives,

Je suspendrais à son Dieu mon cœur et ma vie
Dans l'extase et l'immobilité de Midi !...

*
* *

Mes dents mordraient avidement aux paysages,
Je me délivrerais du faux climat des serres,

Peuplant ma solitude d'un songe de maisons
Je m'en irais rêvant par les chemins déserts,

Voyageur mûr et doré, à chaque tournant,
Sur les routes blanches comme des oriflammes

La plaine m'absorberait ainsi qu'un fétu,
L'horizon neuf me happerait comme un tarare,

J'adorerais en tremblant le dieu des montagnes,
Je sècherais mes larmes au vent des voyages,

Je traverserais les saisons comme un vapeur
Et ma vie s'userait à déplacer mon cœur !...

*
* *

Sans cesse cheminant j'arriverais un soir
Au bord d'un fleuve dont j'ignorerais le nom,

Un vieux pont prudent s'avancerait pas à pas,
Le couchant s'évaporerait comme un parfum,

Des pêcheurs prendraient des nuages dans leurs filets,
Le jour achèverait de fermer ses paupières,

J'entendrais la respiration pressée du flot,
Un grand bonheur humide et frais comme une éponge

Coulerait doucement sur mon âme brûlante...

De fins poissons épieraient la lune à fleur d'eau...
Ma peine fuirait dans la barque du croissant...

*
* *

— Ne regarde pas toujours le monde, mon cœur,
Te faut-il sans cesse de nouvelles pâtures ?...

Quoi ! Jamais de repos ! — Jamais ! me répond-il,
Pauvre fou qui ne connais le prix de l'oubli !...

*
* *

— Plus de paysages !
Promets d'être sage,

Ferme tes paupières
Aux tons de la terre,

Ferme tes oreilles
Aux sons du soleil...

Plus !... Fards de la mer
Et fluides conseils,

Loin !... Propos vermeils
De l'air et du ciel...

Refuse ton corps
A leurs vieux trésors !

Refuse ton âme
A leurs vieilles flammes !

Ne vendange plus
L'antique vignoble!

Ne moissonne plus
L'antique récolte!

Délaisse ce globe,
Pur palais de formes,

Ecrin de saveurs,
Senteurs et couleurs...

Comme l'œil caresse
Les joues d'une pêche,

Songe aux neuves grâces
Du temps, de l'espace...

O toi qui sais mal
Leurs présents réels,

Leurs dons véritables,
O toi qui sauras

Leurs fraîches richesses,
Leurs vierges tendresses,

Souris désormais,
Souris des faveurs

De l'ancien bonheur...

O cosmopolite,
Oublie l'Androlite !...

Redresse ton âme,
Ne conserve d'elle

Que le plus fidèle
Et l'incorruptible...

Ne retiens de toi
Que l'inaltérable

Et l'indéfectible...

Emerge des eaux !

Que rien ne t'enlace !
Que rien ne t'affame !

Que rien ne t'entame !

Dur et le front haut,
Sors de la montagne,

Fais que te recrachent
Ainsi qu'un noyau

Les lèvres du val...

Echappe à la plaine,
Echappe au désert...

Pareil au squelette
Ami des oiseaux,

Qui sèche au soleil
Et rit du tombeau,

Laisse leur ta chair
Et garde tes os !...

Subsiste, beau fruit
Dont la pulpe a fui,

Persiste et patiente,
Blanche royauté

De lys déplanté,
De rose éclatée !...

Ferme en ton espoir,
Ferme en ton attente,

Veille dans l'exil,
O fidélité,

Sang d'un cœur viril !

Ame inaliénable,
Arbre inébranlable,

Porte haut et droit
Le fût de ta foi

Et comme un appel
Lève jusqu'au ciel

L'élan de tes bras,
L'envol de tes aîles,

L'effort de tes branches,
L'essor de tes voix,

Tout le fier faîtage
De ta délivrance,

Tout le vert feuillage
De ton espérance !

Cœur près de renaître,
Dès à présent chante,

Chante en ton printemps
Le chant de la joie,

De l'étrange joie
Que tu vas connaître !...

O ravissement,
Neuve extase pure !

O psaume ineffable,
Cantique indicible !

Bel hymne à la mort,
Bel hymne à la vie !

Tout ton cœur s'enflamme,
Tout ton sang s'allume

De l'inouï transport
Qu'il ignore encore !...

*
* *

Plus de paquebots !...
Plus de cargaisons !...

Fortuné Simbad,
Ouvre tes vaisseaux,

Maigre Robinson
Coule ton radeau,

Tendre ami nomade,
Oublie l'horizon !...

Plus de longues haltes !...
Plus de bivouacs !...

O toile de tente,
Ne claque plus au vent !...

Compagnon fuyard,
Renonce aux saisons,

Renonce aux départs,
Lâche ton bâton

De fin voyageur...

Pauvre homme qui erres
Ou têtu marcheur,

Fais petits les pas
Qui ne s'en vont pas

Plus loin que ta chair
Plus loin que ton cœur !...

Dieu globe-trotter
Du vaste univers,

Grande âme lascive
Couchée sur le monde

Cesse de répandre
A tort et travers

Ton âcre et puissante
Humeur vagabonde!...

Dis ! Sécrète enfin
Ton propre destin !

Emets ton néant,
Produis ton oubli !

Exhale une fois,
Exalte ta joie !...

Fonce, dur élan !
Force, dure envie !

Décharge ton sang,
Décharge ta vie !...

Ame rachetée,
Cœur innocenté,

Triomphante proie,
Radieuse victime,

Epuise l'ultime
Et la plus géante

De tes voluptés !...

Epouse ton crime,
Déchaîne ton sort !

Dégaîne ton corps
Et viole la mort !...

Détends ton désir,
Détends ton délire,

— O félicité ! —
Laisse-toi mourir

Laisse-toi revivre
A l'éternité !...

⁂

. . . .

Partir !
Cueillir l'un après l'autre
Chaque village qui point au loin...
Partir,
Aller toujours devant soi,
plus loin,
Toujours plus loin, sans jamais s'arrêter...

Partir,

Avoir mis ses pas dans tous les chemins,
Ecartelé son âme à tous les carrefours,

Avoir trop embrassé le monde et mal l'étreint !...

*
* *

Mais non, je ne partirai plus !...
M'en aller ?...
M'évader ?... Non !...

Demeure,
Mon âme
Et meurs !...
Le temps est passé de fuir, il faut rester !
Je n'envie plus la ferveur de ceux qui partent.

O voyageurs nimbés par le halo des gares, je resterai !...
L'anthracite des tunnels filtre de pâles nuées...

Je ne songerai plus aux trains qui tremblent de vitesse,
Au grelottement des vitres, au scintillement des rails,
Aux émeraudes et aux rubis des disques dans la nuit,

Ni à telle voie non plus que je sais, toute abandonnée,
Recouverte de plantes, de mâchefer pétrifié
Et de scories roses et violettes comme des éponges,

A l'express noir et glacé qui sort de la nuit à l'aube
Comme d'un long tunnel et se réchauffe au soleil,

Aux dining-cars neufs, avec leurs toits blancs et vernis
Et comme enduits de neige en plein été,
                                        Aux sleepings
Enfumés,
          Au rapide nocturne illuminé de feux,
Brève et tonnante torpille d'or et de phosphore...

A l'harmonica-zug qui chante et s'étire de joie
Le soir dans les courbes comme un demi-collier précieux...

A tous allant, fuyant d'un sûr sillage au port des gares,
Et comme dévidant dans l'ombre inépuisablement

Tout autour de mon sommeil et sur mon cœur consolé
L'écheveau pâle et multiple des fils télégraphiques...

*
* *

Je n'ai jamais regardé les hommes d'un seul côté,
J'ai contemplé le monde avec des yeux multipliés...

Mon œil ne fut jamais l'œil unique et cyclopéen
Qu'on voit parfois s'ouvrir au front noir et sourd d'un rocher...

*
* *

...Il est trop tard. Je ne pourrais plus même
Comme autrefois me cacher dans la foule,
J'aurais moins de hardiesse à me couler
Entre les voitures, mon âme sursauterait,

L'aboi des trompes me donnerait la chasse,
Au tournant d'une rue, un râle bref d'auto
Brusquement m'entrerait dans le cœur,

Je me roidirais, j'apprendrais la peur,
Mon corps s'approcherait trop près de la mort ;

Je ne défendrais plus enfin si bien ma vie
Avec toute l'adresse et l'amour de jadis...

. . . .

Silence
de l'escalier

Tout est bien clos.
Pas une confidence de porte entr'ouverte.

J'ai laissé passer l'heure de m'en aller.
Plus d'hommes maintenant...
Toute la ville
Est redevenue noire ; seule maîtresse,
La pierre triomphe, absolue, désertique...

La ville n'est plus qu'une grande carcasse,

L'ossuaire d'un champ de bataille abandonné,
La nuit a rongé la chair humaine de ses os...

Je ne veux pas errer parmi les rues désertées...
Je ne veux pas mourir dans la ville morte...



⁂

...Je suis las

De creuser ainsi qu'un termite
L'intérieur flétri de ma chambre,

Las de fouir sans espoir et sans fin
Ce terrier enfumé de mon âme...

Vieux lapidaire de moi-même,
Je suis las de tailler chaque heure,

Chaque minute de ma vie,
Comme une pierre précieuse...

*
* *

Trop de chambres et sans cesse nouvelles
        Au dedans de mon âme

Qui se lézarde comme une maison
        Qui va s'écrouler !...

En mon âme pleine de trous comme une fourmilière
Toute scrutée, striée d'alvéoles et de tarières,

En mon âme minée par l'entrelac des galeries
Et fendue enfin, fouillée comme un billot de bois

D'humbles rigoles et de savants canaux
Par où sans trève, hélas, s'écoulent mes larmes !...

*
* *

O mes belles pensées d'hier ! Il me semble
Que je suis devenu comme un herbier

Plein de vieux rêves secs et cassants,
D'images fanées, de sentiments flétris...

Comme sur la peau intérieure d'un temple,
Trop d'inscriptions
Et en toutes les langues

Sur mon âme envahie et souillée
Ainsi qu'un vieux buvard...

Pellicules de sentiments,
Pensées mortes et squameuses,
Tatouages sur moi-même jusqu'au sang...

*
* *

Une tristesse épuisante,
Le retour vain de l'âme

Vers ce qui ne reviendra pas ;
La hantise de remonter horriblement

Comme un dur courant
Le passé, à contre-flot...

L'ivresse et le dégoût d'autre chose et d'ailleurs,
Les yeux lassés de capturer tant de visages,

L'âme enfin trop emplie
et comme dilatée
Par son énorme contenu
et qui explose !...

L'aversion de ce qui a été trop longtemps
Et la révolte contre les dures morsures du temps !...

*
* *

. . . . Comme un homme emmuré
J'étouffe !...
Je suis beaucoup trop à l'étroit
Dans ma chambre
et trop au large dehors...

Je ne suis qu'un moment d'une durée !...
Que n'ai-je moins voyagé dans le Temps !

Mes marches sans nombre dans l'Avenir
Et mes courses sans fin dans l'Autrefois

M'ont épuisé...
Voici qu'aujourd'hui même
Agonise sur la piste de la mort

Le coureur d'espérances et de regrets
Que je fus...

Comme des flèches
J'ai tiré du carquois de ma mémoire

L'un après l'autre tous mes souvenirs
Dans le ciel,

Je suis exténué,
Mon cœur est bondé jusqu'à l'éclatement !

*
* *

Souvenirs ! Songe blanc et noir de deuils anciens...
Je tiens comme à deux mains ce soir mon cœur trop plein,

Je tiens tout ce dur passé qui voudrait ce soir
Se rouvrir soudain comme une plaie mal fermée !...

Trop de souvenirs fusent de ma mémoire !...
Un long tourbillon d'images indociles
Noircit l'écran calme et blanc de mon âme...

— Ils sont le soir, après la fatigue du jour,
Les concrétions et le tartre de l'esprit,

Mais le sommeil filtre l'âme encrassée,
La nuit
Les décante..... Et l'oubli les dissout... —

*
* *

O grande âme écartelée de trop de souvenirs
Trop de passé pèse encore sur toi !

Trop de passé comme un brouillard t'aveugle
Et ne te laisse pas même entrevoir

La plus petite trouée d'avenir !...

*
* *

Tentation des souvenirs !
Ma mémoire me parle :

— Descends, me dit-elle et viens auprès de moi
Dans ce grand ring où la lumière tournoie...

Les souvenirs subjugués y marquent le pas
Et défilent en rond sous mon fouet pâle
Et qui claque !...

Il y en a qui voltigent
Comme des chauves-souris

Heurtant les voûtes du crâne
Et s'y agrippant...

Il y en a d'autres qui viennent
Du fond remué du passé

Crever à la surface de l'âme
Comme des bulles empoisonnées...

Et il y en a d'autres encore
Qu'on aime
et qu'on fait cuire en hiver
Dans de la cendre, au coin du feu...

Il y en a qui voudraient rompre leur attache
Et prendre dangereusement leur vol,

— Mais ceux-là, comme un fauconnier nocturne,
Je les tiens enchaînés dès la tombée du soir !... —

Et d'autres enfin dont je crains le tendre appel,
Cette femme au pur visage d'amande pure,
Aux flancs de jeune barque en tailleur bleu,

Et cet ami pâle aux yeux brillants et fous
Qui nage si désespérément vers la mort

Et surtout, surtout, l'inoubliable remous
Qu'au fond de mon âme creuse encore aujourd'hui
Leur double sillage...

Des souvenirs cette nuit
Voguent à pleines voiles au large du passé !...

Il me semble déjà que mes morts, mes chers morts,
S'en viennent l'un après l'autre au-devant de moi !...

Venez encore, venez et que je sois dans cette chambre,
Amis, comme autrefois et votre rade et votre port !...

*
* *

Une mémoire toute alourdie de larmes
Prend son vol.
Passage de souvenirs.

. . . .

J'étais à leur affût dans le ciel aujourd'hui,
On dirait qu'ils s'éloignent à tire-d'aîles,

Je ne les verrai plus cette nuit.
                    Sillages
Dans l'espace...
            Migration de souvenirs...

Ils agitent dans l'air des mouchoirs blancs
Comme un adieu de pigeons qui s'échappent

Et très haut, loin, déjà couleur de nuages
Et de ciel,

        Disparaissent....

. . . .

*
* *

Ah ! Glisse et tombe enfin, âme gélive
Fendue par l'amour comme par l'hiver !

O momie occidentale et captive !
Et que ton cercueil de cristal, ta cage,

L'ascenseur visqueux, reptile sans nerfs,
Te descende jusqu'au fond de la terre !...

*
* *

Il ne me reste rien maintenant
Qu'une pauvre petite pensée

Et qui va chaque jour se rouillant
D'un frêle bonheur d'autrefois,

Qu'un mince et fragile souvenir,
Mais que j'ai depuis bien des années,

D'une joie enfantine de jadis,

D'une joie toute pareille
A une balançoire légère,
Vide et tremblante,

Que soulève le vent
Et qui crie en hiver
Dans un jardin abandonné...

*
* *

Il n'y a plus autour de mon âme étonnée

Qu'une torpeur pareille
Au brouillard de la rue,
A ce halo d'hiver
Qui fume et qui rougeoie

Autour des derniers blocs
Et des fanaux sanglants

De la ville assoupie...

Il y a très longtemps que je n'ai vu le ciel...

Je n'ai vu tout à l'heure
Qu'un morceau de ciel mort,

Un brouillard pâle et mou,
Une glu sans couleur

Dans laquelle étaient pris
Des feux imperceptibles...

Ce que je voudrais voir enfin,
C'est entre deux hautes maisons

Un grand angle d'azur profond,
Un morceau d'espace heureux...

Emouvant comme une pensée
Et fervent comme une prière,

Un regard humain de ciel bleu...

*
* *

Silence !... Je ne vois plus la ville...
— Et Lui ?...
Ténèbres !... Je n'entends plus les hommes...
— Et Lui ?..
DIEU ?...
Le connais-je encore ?...
J'ai cru jadis...

O pauvre âme avide !...

...Je me penche sur moi-même,
Peut-être vais-je voir flotter à ma rencontre

La flamme d'un pennon sur un vaisseau d'église,
Quelque lambeau ancien, nouveau de labarum ?...

(Mes yeux perdus en bas et retrouvés en haut !...)

Entendre bruire contre mon cœur comme un reproche
Les plaintes oubliées d'un bonheur naufragé
Les appels engloutis d'un océan de cloches.

Tout un passé mal tué de foi et d'amour
Qui n'était peut-être qu'évanoui
Et qu'aurait brusquement ressuscité

La fraîcheur du silence et de la nuit ?...

Je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu...

Je n'ai rien retrouvé.
Je n'ai rien pressenti...

Le silence aveugle met un doigt sur ses lèvres.
Le ciel a fini de regarder aux fenêtres...

. . . .
O Messe haute à Midi du soleil sur la mer !...

*
* *

J'ai dit à chacun les mots qu'il aimait,
J'ai parlé le pur langage des mères,
J'ai crié le cri des petits enfants,

Je suis sans cesse allé de l'un à l'autre,
J'ai fréquenté le dialecte des riches,
J'ai pratiqué l'idiome des pauvres,

Je me suis incliné sur tous les hommes,
Je me suis courbé sur toutes les femmes,
(Mon cœur dès l'aube s'orientait vers elles)

Mais je me suis plus prêté que donné...

Je me suis offert à tous comme un dieu,
Mais peut-être aussi, trop souvent, hélas !
Moins penché que tourné vers chacun d'eux...

J'ai été envahi et oublieux
Comme un homme du Sud, imperméable
Et fidèle comme un homme du Nord...

J'ai été selon le monde et le sort
Ferme et sûr comme un degré de granit
Et plus changeant qu'un fauteuil rotatif...

J'ai reçu de chacun sans impatience
Et presque avec amour les confidences
Qui lui étaient chères et les secrets

Et les aveux qui seuls lui importaient...
O seules paroles qu'il pouvait dire,
Je ne vous ai pourtant pas retenues !. .

Oui, ses pensées grêles, ses actes frêles,
Ses avis menus, ses conseils ténus,

Ses plans infimes et ses buts minimes,
Je les ai plus endurés qu'accueillis !...

Oui, ces propos chétifs qu'il pensait fiers,
Ces devis retors qu'il estimait droits,

Ces riens qui composaient toute sa vie,
Je les ai moins acceptés que subis !...

Ha ! Ha ! De tout cela qu'il croyait si grand,
Si sérieux, si grave et considérable,

J'en ai sans nul doute ri trop souvent !...
. . . .

*
* *

. . . .
Mais toi-même, que de jours, que d'années.

Hélas ! Dis, pour essayer de te prendre,
O pauvre âme mienne et t'apprivoiser !...

*
* *

Refus d'inscruster mon âme d'habitudes
De l'encroûter de routine
Comme d'une carapace,

Et refus d'être le fossile des pierres d'ici !...

Refus d'être un des hommes de cette foule,
Bétail paissant le béton des murs et des usines,
Refus de me laisser ferrer comme un cheval

Et refus de ceindre la cuirasse d'acier
Et de fonctionner à vide comme un pantin

Dans la mécanique barbare, roide et glacée,
De l'automate armé de l'âge de fer...

Refus enfin comme un centaure d'autrefois
De me laisser monter par un autre que moi !

*
* *

. . . . Et refus
D'être l'homme qui dans la ville va et vient,

Porteur d'une poignée de sous gras et poisseux
Qu'il réchauffe sur lui-même le long de ses cuisses
Ou dans son gilet, sur son ventre et sur son cœur,

...Et distributeur et récepteur automatique
De vieux billets sales et de tickets qui s'effritent,
De poignées de mains et de coups de chapeau...

Chaque soir, sa journée finie, frottant ses yeux
Battus par les affiches et vidant ses poches
Gonflées de programmes et de prospectus,

De paperasses et de mille choses innommables
Miettes et débris, journaux suant la haine

Et l'encre fraîche, toute sa récolte misérable,
Toute sa recette, dérisoire, d'un jour !...

*
* *

...Aux portiques de la Bourse, Midi déclanche
La théorie des Vierges sages...
(Elles vont
Aux grandes écoles, elles sont
Sténographes et comptables, elles collent
Des timbres à l'Hôtel des postes...)

Et Minuit
La sarabande des vierges folles
Qui dansent et chantent aux music-halls...

*
* *

J'ai pitié de toi, homme infatigable...

Tu es sur le chevalet de la ville,
Tes muscles sont sciés par les boulevards...

Os disjoints et chairs en miettes, ton corps
Est dépeçé par le couteau des rues...

Tu es roué par la roue des grands-places
Déchiré par les ronds-points écumants...

Ecartelé par tous les carrefours...

Homme misérable, homme des cités,

Homme de ce temps et qui te reposes
D'heure en heure en de nouvelles fatigues

O cœur public, naïf et décidé,
J'ai pitié de toi, victime, androlite,

Va, postule une place aux autobus
Et piétine tes rêves dans la boue,

Toute ta pauvre âme achève de fondre

Sous l'injurieuse pluie qui la délaye
De tes tout petits gestes mécaniques...

*
* *

Rentre dans ta chambre, le soir venu...

Compte et recompte ainsi qu'un prisonnier
Chaque carreau, chaque fleur du papier...

Porte à ton poignet le temps enchaîné
Reçois l'heure comme un présent subtil...

Dieu le Père ne lit point l'Evangile
Dactylographié ni polycopié...

*
* *

Coureur des rues, cours après l'éternité,
Les foules n'entrent pas dans le Paradis,

Les autos ne vont point aux Terres promises,
Les monoplans ne montent pas jusqu'à Dieu...

Androlite prise au fer comme à l'étau,
Tous les moteurs perdent leur sang sur les routes

Tous les métros tournoient au fond des abîmes...
O rames pourries nageuses d'Achérons !

Le Diable rit aux arcs en ciel de mazout,
Le Ciel sourit des éclairs des magnétos...

* * *

....J'ai ouvert toute grande la croisée
Et regardé tout au fond de moi-même,

L'étang blanc du passé miroitait à la lune
Comme un grand bain de mercure,
une clarté,
Hâve et triste s'attachait à mes doigts,

Limaille frénétique, mille petits regrets
Eussent bien voulu courir et se fixer
Le long de mon âme...
Je les ai repoussés!

O résistance !...
Ce soir, je n'ai plus de passé...

...Et nul avenir non plus qui parte devant moi
Comme un gibier traqué qui s'enfuit du couvert...

Je ne suis plus d'aucun temps, ni d'aucun lieu ;
O cher Autrefois, pareil à un champ magnétique,

Voici qu'à présent l'odeur de tes souvenirs
S'évapore peu à peu dans l'air du matin

Et que mes derniers regrets, troubles ou confus,
Vont fuir et s'effacer avec le jour naissant....

*
* *

Refus de déplier cette nuit ma mémoire !
Refus de crever l'abcès de mes souvenirs !

Non !
  Je ne retournerai pas l'épaisse litière
          Des jours d'autrefois,

Non !
    Je ne déterrerai pas leurs cadavres
          Ainsi qu'un fossoyeur,

Je dompterai la peine fauve et dévorante
Et tiendrai tête à la horde des souvenirs.

⁂

...Refus....
Refus d'être chaque soir

La proie de croassants souvenirs
Qui tordent leur vol autour de mon âme
Comme autour d'une église

Et qui cherchent le cœur
A travers les côtes des abats-sons
Et le squelette du clocher...

Le cœur,
Battant de l'âme
Et la cloche
Comme un cœur renversé

Dans le thorax étroit du clocher...

*
* *

. . . .

L'âme sans frein qui fait roue libre et descend,
Descend... . . . .

Le temps venu du renoncement à l'espérance
Et l'invite trouble à lui substituer le rêve...

Le refus de délayer son âme dans du songe,
La tristesse innocente et pareille à une source

Et le dédain de la nier...
(Oh ! L'accueillir,
La recevoir enfin sans trouble et sans colère,

Tel un cheval dételé qui reçoit la pluie,
Dans un pré sans bouger)

A une fenêtre
Une lampe brûle encore comme un regret.

*
* *

La cour étroite souffle ainsi qu'un gros tuyau,
La cour est comme une femme maigre étranglée.

...Un meuble bestial a craqué comme un insecte,
Le silence vibre un instant d'une piqûre.

Les murs se dévisagent pareils à des joueurs
Et ma vie est l'enjeu de leur dur quatuor...

Grande et haute plaie livide des baies vitrées,
Une lumière étrange m'appelle au dehors,

L'œuf noir de la nuit casse et suinte un jus laiteux,
L'obscurité me fait un signe mystérieux...

...Tâte un passé rigide et froid comme un cadavre,
Heurte et brise ta tête aux parois du présent,

L'avenir n'est aux murs aveugles de ton âme
Qu'une fausse fenêtre en trompe l'œil, qui ment...

*
* *

Les nuées voluptueuses se déchirent et passent,
Les orages amoureux grossissent et crèvent...

La lune n'est plus qu'une bouée dans le ciel,
Le cornet de la nuit ne jette plus d'étoiles...

L'ombre lascive s'use et blanchit comme un frac...
Vains frottements de la musique et du plaisir,

Epuisement brûlant de l'esprit et du sang,
Le poil las de la bête n'a plus d'étincelles...

O cordes et corps froissés ! Sur l'âme des hommes
Le jour reparaît comme une tache immortelle...

Le temps flagellé s'écroule comme un danseur,
L'univers n'est plus qu'un jazz-band écrasé... Pleure,

Que ta chair vide et repue défaille !... L'aurore
Disjoint amèrement le dur shimmy des corps...

*
* *

La nuit est la pensée des hommes endormis,
J'ai le désir ardent que nul ne se réveille,
Sommeille encore, soleil !...
                                        Oh ! Vis loin de nous tous,
Ne ressuscite pas demain comme un dieu mal tué,
Pitié pour les hommes noirs enduits de nuit !...

Je voudrais que le beau rêve plein de délice,
Enrobé de bave et sucé comme un bonbon
Par chaque dormeur ivre au creux de l'oreiller
Durât dès cet instant le reste de sa vie...

Hélas! Je n'ai rien à partager cette nuit...

Mon âme est plus vacante ce soir qu'une veuve,
Je n'ai presque plus d'amour pour tous ceux que j'aime,
Je n'en ai presque plus pour moi-même...

Et pourtant,
Je voudrais que ma tristesse épongeât la leur,
Je voudrais les consoler avec ma propre douleur...

*
* *

On dirait que la ville est plus triste aujourd'hui,
Plus de femmes et d'enfants pleurent cette nuit.

Œils demi-clos des jours de souffrance, fenêtres
Sombres sur de sombres cours, on dirait
Que chaque chambre est la cellule
D'une immense ville de force...

Et sans cesse et toujours, caviar obscur
Grouillant dans les entrailles de la ville,

Ces foules opaques et vêtues de noir,
Comme en deuil d'elles-mêmes...

O mort ! Viens à leur secours et délivre-les,
Délivre-les de vivre !
Et toi, Ville-prison,
Quel hymne funèbre, quel chant tendre ou puissant,
Un soir repoussera donc enfin tes murs !

Pleine mer de la tristesse, sans espoir et sans bords,
Une pénétrante douleur d'exil
Qui peu à peu s'infiltre aux cœurs des hommes,

Chante et ruisselle ténébreusement
Comme au fond d'un jardin zoologique
Un chœur triste et touffu de nègres dans la nuit.

Douleur noire du nègre ivre de soleil,
Douleur verte du planteur dans la forêt,

Douleur vermeille du soldat monstrueux,
Douleur violette du prêtre dans l'église,

Douleur blanche d'enfant et de jeune fille,
Douleur bleue enfin qui est celle de Dieu,

Toute la terre est un arc-en-ciel de douleurs.

*
* *

Pression épouvantable de la ville sur les hommes,

Toute la ville augmentée fume et ses cheminées
Enflent peu à peu la haine comme une horrible bulle...

Un dieu sanglant va poser son doigt sur le monde
Et le faire éclater comme un fruit trop mûr !

Sourdes crispations du cœur déjà
Comme les explosions internes d'un moteur

Avant que l'orage qui s'accumule,
Entr'ouvre comme une mâchoire,

La terre endentée de maisons...

*
* *

Comme de grains de plomb noir
Et par la gueule des portes basses

La nuit recharge de menue foule
Chaque maison ainsi qu'une arme ;

On dirait que la ville entière
Est déjà minée par la mort...

* * *

La mort va bientôt faire tourner le cabestan
De la corde de fer à ligotter les hommes ;

La terre va se durcir et s'émietter,
La vie humaine se figer et s'arrêter ;

La mort va bloquer de toutes parts le monde...

Les routes, meules de pierre déroulées,
Cesseront de tourner,

Et comme encrassées d'une croûte de sang,
Les courroies d'acier des grands rails

Casseront successivement
D'un peuple à l'autre...

Car inextricable, au cœur de la cité,
Le nœud des hommes se noue de plus en plus

Comme un caillot compact
Et qu'il faudra bientôt

Trancher d'un seul coup de couteau !

*
* *

Et plus serrés qu'un banc de poissons,
Qui étouffe et remonte à fleur d'eau,

Les hommes entassés vont dès demain,

S'ouvrir dans le sang et les larmes
Une voie d'air respirable !

*
* *

Il y a dans l'ombre enfin, hélas !

Une douleur à l'attache
Et qui voudrait casser ses amarres,

Il y a dans l'ombre et enchaînée,
Une douleur formidable

Et qui attend d'être déchaînée !

*
* *

Le combat sans espoir
De l'homme aux deux mains
Contre le dieu aux cent bras

Et d'avance avoir lu
Son glacial destin
Aux yeux convulsés du monstre

Et ne vouloir pourtant
Accusé hautain
Belluaire mis en pièces

Se soumettre ou pactiser...

*
* *

Une angoisse
Qui bâille comme un fauve
Et s'étirant d'être sans proie

S'allonge peu à peu comme une ombre
Jusqu'au crime...

Une peine écœurante, l'âme
Comme saoulée d'affliction,

Une pesanteur de cœur
Comme à l'approche d'un malheur,

L'envie de vomir sa vie
Dans la cuvette de la ville...

*
* *

La douleur de tous monte
Jusqu'à toucher la nue

Et sa pression terrible
Va formidablement

Faire éclater la ville !

Emmagasinées comme en un moteur
Et comprimées jusqu'à l'éclatement,

Je sens au fond de moi tressauter
Toutes les forces de la cité !

*
* *

...Rampements de houles... De minute en minute
De nouveaux frissons ondulent vers le centre
Et s'ajoutent les uns aux autres comme des flots...

Oh ! M'agenouiller pour qu'une lame de sommeil
Me soulève et m'emporte !
                    Dormir et dormir encore !
M'oublier, m'oublier !

                    O défaillance ! Ferme les yeux
A ma grande douleur éveillée comme un feu !

*
* *

O plaie vive de l'esprit incandescent,
Diamant noir de la clairvoyance triste,

Canicule de la lumière ! J'agonise
Sous les rayons de l'extrême-conscience,

Je me tords et meurs comme les tronçons d'un ange
Sous le tropique de la lucidité torride !

Toute la souffrance unanime s'unit à la mienne,
 Formidable unisson de toutes les tortures !

 Noir absolu !
 Et tout à coup un éclatement,
Un haut-le-corps à soulever les vagues,
 un spasme
 A faire rendre à la terre tous ses morts !...
. . . .

*
* *

Et c'est l'aube qui naît et la nuit qui enfante
Dans tout le sang du ciel un premier jour de guerre...



*
* *

Ils feront pousser un arbre au centre de la ville,
Une haute plante grasse
Toute hérissée de glaives et de poignards,

Ils feront croître, grandir et s'épanouir
Au cœur de la cité,
L'arbre de la guerre, l'arbre de la science
Et l'arbre de la haine

En un seul tronc bottelé et cuirassé de fer !...

Un geyser de pleurs, un immense arbre d'orage
Pleurant des gouttes larges comme des pétales
Et qui retomberont

Comme au fond d'une vasque à travers le brouillard
Sur la ville et le monde

Aquarium vitreux de larmes et de sang...

*
* *

Ils craindront le tumulte et l'éclatement de la mort,

Et le jour, leurs yeux auront peur pour leurs oreilles
Et la nuit, leurs oreilles auront peur pour leurs yeux...

Puis un horrible soir enfin, dans la cité morte,
Eteinte, sous un passage oblique d'alérions,

Ni le silence ne pourra rassurer leurs yeux,
Ni l'obscurité leurs oreilles...

Ils fermeront,
Cariatides écroulées sous le poids des maisons,
Craintivement leurs paupières pour ne plus entendre...

*
* *

Il y aura d'abord des réjouissances,
Des clameurs et des applaudissements,

Des cortèges et des acclamations,
Des tonnerres de chants et de chansons...

Mais parce qu'ils en auront ri d'abord,
Ils en pleureront ensuite
Le reste de leur vie...

Une agitation indicible et froide
Comme les humeurs de la mer remuée

Règnera dans la ville
Pareille à une fourmilière

Sur laquelle on a mis le pied...

* * *

Comme dans une ruche enfumée,
Toutes les abeilles
S'armeront

Pour mourir...

. . . .

. . . .
Et toutes, leur dard
Une fois enfoncé
Dans la plaie

Mourront !

. . . . . .

. . . .

Deux essaims
Partiront
en guerre
Pour l'immense joie
Mauvaise
des frelons

Qui pilleront
La maison...

*
* *

...La complicité des saisons pour le crime,
Un brouillard et une humidité mortelle,
A faire pousser comme des champignons
En automne des milliers de tombes fraîches...

A chaque printemps, la terre soulevée
Par un feu intérieur : un bouillonnement
Du sol, une ébullition des vieilles pierres
Et comme sur une face ravagée

Une affreuse éruption de tombes vives...

Et des plaques chauves enfin et de vastes espaces
De pelade sonore sur la tête de la terre,

Sur sa large peau continentale et défigurée
De vierge noire aux yeux clos morte sous les morts...

*
* *

...Lueurs des tirs,
La Mort court et rattrape la Vie.

Immense armée de fossoyeurs ;
Blancs cannibales aux lèvres minces ;
Ossements... Projecteurs de lune...

Infatigable, l'Ange de la Mort

Est partout à la fois,
Sur toutes les routes,
En automobile,
en avion,
en sous-marin,
A tous les points de l'air, de la terre et des eaux.

*
* *

. . . .
Au loin, de tous les écueils, de toutes les épaves,
Des rafales de rapaces se lèvent en bon ordre...

Des avions démarrent dans les plaines,
Des hommes grimpent comme des singes,
Le long de l'arc-en-ciel

et baigneuses de morts,
Des femmes pâles se jouent dans le brouillard des villes
Comme les ondines d'un océan malade...

D'étranges charrues rongent d'étranges sillons ;
Des hommes en bas, illusoires laboureurs,

Stérilisent la terre et d'autres tout en haut
Eparsèment la mort à tous les vents du ciel,

Leur folie avec de l'acier et de la fonte
Aimante d'effrayants croissants au front du monde,

Des arquensols de fer où s'en vient s'agripper,
Craintive ou consentante, adhérente ou domptée,

Irrésistiblement, de tous les lieux du globe,
L'innombrable et docile grenaille des hommes...

De longs coups assourdis montent des profondeurs,
On entend les paniques appels de la Mort...

* * *

Rassemblement général !
On dirait que la Mort mobilise
Et bat le rappel

Sa haute forme habillée de drapeaux
Déjà passe en revue tous les hommes

En place !
Ne bougeons plus !

Fixes pour la Mort !...

Demain ! Tous les chemins fermés,
Le monde bien gardé.

⁂

L'homme, agile nageur
D'une piscine de sang,

Une marge blanche
Autour des combattants,

Un grand cercle d'horreur
Autour des athlètes,

Un vide d'épouvante
Autour des boxeurs ;

⁂

L'attente avant l'aurore,
La veillée des armes,

Le choc des bleus
Contre les verts,

Les grands chefs
Aux ordres de la Mort.

*
* *

Les troupes s'en vont à la guerre
Dans des wagons de marchandises,

En troisième classe, en taxis,
En autobus,

Officiers en premières.

Changement de section,
Arrêt obligatoire,

Ce n'est jamais complet...

Qu'importe ! Au but
La mort attend !

Point terminus !
Tout le monde descend...

*
* *

L'espalier humain abattu
Et ses fruits
Piétinés,

L'homme nu
Encloué et mis en croix.

Seconde naissance de la mort.

*
* *

O douleur prochaine et si proche
Que je te touche déjà,

Je te prends à témoin, ce soir,
Que je n'ai pas blasphémé !

*
* *

Une mort en commun. La réunion pour mourir
De tous les hommes isolés, séparés jusque là
Pour vivre !

L'agonie des douze premiers hommes
Comme jadis celle des douze premiers justes
Multipliée un million de fois...

Jeunes hommes incertains de leur destinée,
Cherchant, dès lors, à l'horizon leur avenir,
Et le trouvant, comme une vocation de mort.

Ames ensevelies vives dans la tombe du corps !...

*
* *

...Phares dans le ciel
Où l'on dirait qu'un dieu mauvais
Promène sans relâche une lanterne sourde...

Radiographié par les fuseaux des projecteurs,
Le squelette de la ville se lève à l'horizon,

La tour métallique transpercée de rayons,
La tour sans nids et sans colliers d'oiseaux...

Babel assassinée au cou jeune et géant,

Initial alpha de l'énorme alphabet
De concorde et d'amour épelé par les hommes

Et carcasse chérie du dernier feu d'artifice
Tiré jadis par eux au zénith du ciel

Un splendide matin de fête universelle !...

*
* *

...Pour la dernière fois
Un ange borde encore la ville dans son lit.

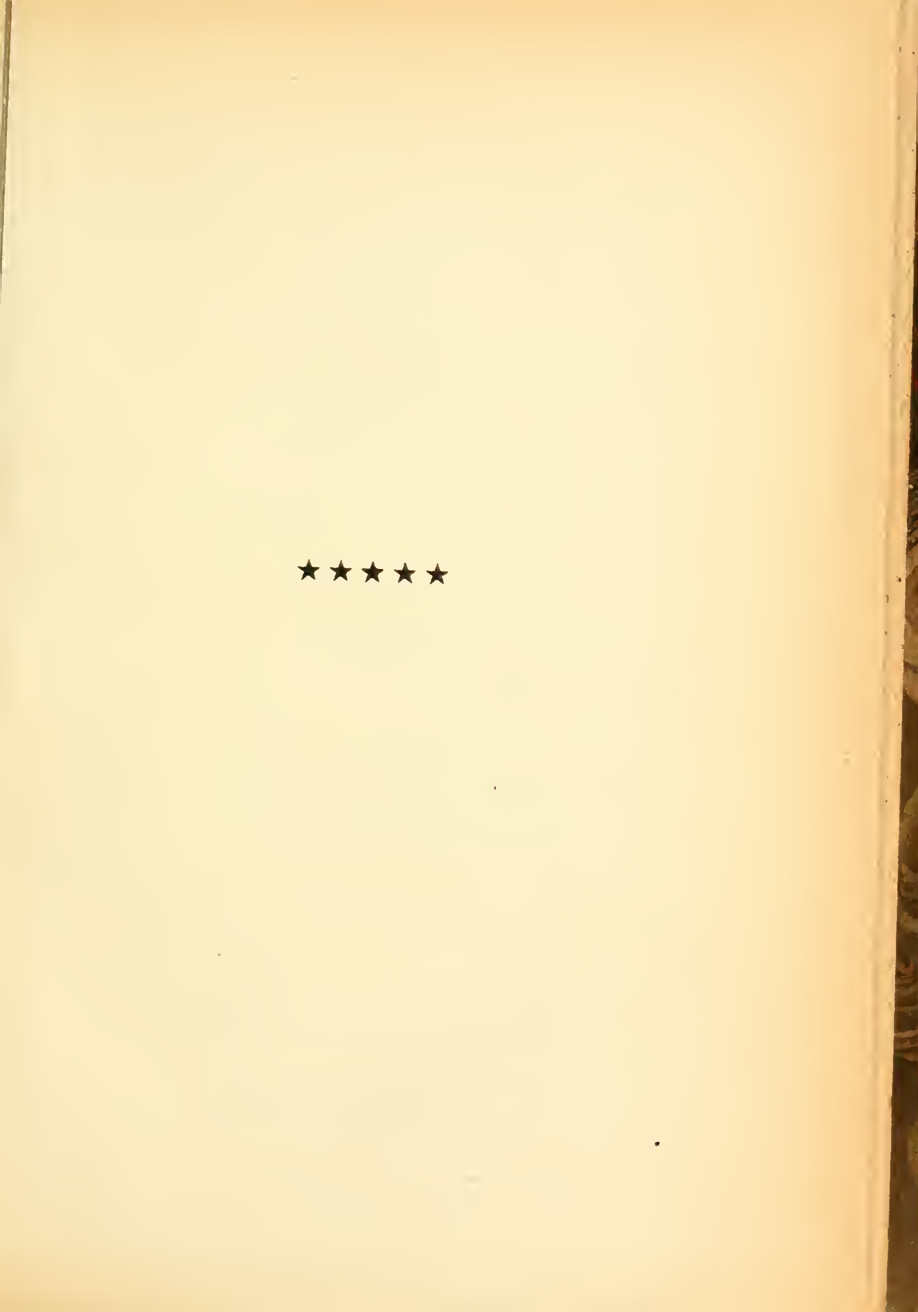
*
* *

. . . .

Comme une pensée de mort sur la ville
Regarde une dernière fois, mon âme,
Cette lune qui dérade et s'enfonce au ciel

Comme une offrande lumineuse et mystérieuse
A la mort,

Et comme la nécrose déjà
De la ville et du monde...



* * *

Cependant l'aube indistincte
Se lève et parle à mon cœur
D'une voix faible et troublée,

L'ennui me serre les dents ;

Un cri de coq soudain
Semble accoucher la nuit.

J'ai peur du jour qui vient.

*
* *

Le monde renaît.

A nouveau
Comme une page blanche

Le jour règle mon âme
Par les stries des volets...

Tout recommence...

Une fois encore
Je me dresse à demi
Hors de mon lit,

Une fois encore

J'émerge du néant.

*
* *

. . . .
J'arriverais si tôt à la fin de chaque jour

Comme un vieil homme au bout de sa vie
Si vite vieillie...

Je serais un vieillard, un homme
Dont la vie s'effrange et s'effiloche...

Je pendrais le soir à un balcon
Ainsi qu'un antique haillon...

*
* *

J'ai fait jadis et durant de longs mois
Une pesante et dure maladie,

Je voyais dans la douleur chaque soir
Mon corps envahi par le même orage,

Et mon sang se donnait aux mêmes flammes,
Et ma vie s'offrait ainsi qu'une femme

Et faible j'ai failli céder au mal fort
Et j'ai cru succomber bien des nuits...

*
* *

J'ai failli mourir autrefois
Mais il me semble qu'en ce temps-là,
Je n'étais pas mûr
Pour la mort

Alors je me disais :
" Il faut que j'apprenne à vivre
Sous peine de mort, "

Et je dis aujourd'hui :
" Il faut que j'apprenne à mourir
Sous peine de vivre. "

En ce temps là c'était mon corps
Qui voulait mourir et non mon âme

Et pourtant c'eût été un suicide,
Car mon âme était encore vivante...

*
* *

Il me semblait si dur autrefois
De partir
Et il me semble si dur maintenant

De rester...

*
* *

O joie ! Voici que je suis enfin délivré
Des murs de ma chambre
et délié de vivre !...

Depuis longtemps, je suis las de renaître
Si confusément, si affreusement,

Chaque matin d'un sommeil emmêlé...

L'œil et la pensée fixes, le cœur contracté,
Je suis déjà comme un homme exécuté :
Ma tête est d'un côté, mon corps de l'autre,

Mon cerveau veille mon sang, ma vie assoupie
Mon esprit rêve et ma chair dort...

O moi d'une blessure profonde blessé,
Ne puis-je donc plus être guéri
Que par une autre plus profonde,
— Indiciblement, plus profonde, —

Guéri et sauvé enfin que par la mort !...

. . . .

Coup de force contre les puissances de moi-même...

Voici que de nouveau la nuit refait pour moi
Le signe pénétrant que je n'entendais pas,

Le jour point déjà comme une résolution.

*
* *

Indicible volupté du spasme de la mort...

Mon désir, arc tendu dont la flèche va partir,
Attend l'instant de sa détente prodigieuse !...

Abandon à la mort comme on glisse au sommeil
Et joie de lui céder comme on cède au plaisir...

Rien ne demande plus que je vive !

*
* *

Comme un homme qui ouvre une bète
Et de la pointe de son couteau

Rageusement cherche le nœud
De la coque ou de la carapace,

Je chercherai le joint et l'attache

Et je ferai moi aussi dans l'ombre
Sauter cette charnière de chair !...

La mort de l'âme précède un peu la mort du corps,
Il faut que l'âme à son tour persuade le corps.

Regrets, souvenirs, habitudes, vous êtes loin,
Déjà presque évanouis avec le jour levant...

O pureté de mon esprit et de mon corps,
J'ai défait ce soir tous les faux-plis de moi-même,

Je me suis lavé d'innocence pour la mort.

Aller résolument au rideau du sanctuaire,
Le soulever enfin et passer derrière !

O force, calme et courage !

A une fenêtre,
Une lampe brûle encore comme un espoir.

*
* *

Un dernier geste qui se détache du corps

Et qui va se perdant doucement dans l'espace...

*
* *

O souvenirs immolés sur l'autel de mon cœur !...

Dernier coup de hache au billot de ma mémoire !...

*
* *

Un homme tombe et vient s'abattre
Aux pieds de la mort,

Un homme étreint déjà
Le bois de sa croix...

*
* *

De toutes ses pauvres forces

Un homme se cramponne encore
A cette croix qu'il a portée...

Il veut la déposer et la mettre debout

Et pour qu'elle ne vacille plus
La planter sur sa tombe,
Cette croix qu'il a portée

Jusque là dans ses bras débiles
En chancelant...

Il veut l'enfoncer en terre solidement
Avec tout son chagrin,

Avec toute sa douleur

Et pour qu'à jamais, rien,
Plus rien au monde,
Ne l'ébranle,

Il la tiendra par le pied,
Il la mordra et l'étreindra,
Entre ses deux poings, sur son cœur !...

*
* *

Un homme regarde la mort...

Il la regarde tant
Que la mort entre en lui...

Une tête s'incline,
Un homme, calmement,

S'endort entre les bras
Ténébreux de la mort...

*
* *

Blême matin d'exécution capitale...

La lampe affaiblie râle
Et le niveau du temps

Baisse au ventre de l'horloge
Qui se vide lentement,

On dirait qu'à l'exemple de l'homme
Les choses ont lutté jusqu'au bout...

Tout se disjoint dans la brume du jour,
Tout se distend dans un dernier remous,

Tout se dissout dans la mort de tout...

. . . .

Et dans l'heure grise, mate et terne, avant l'aube,

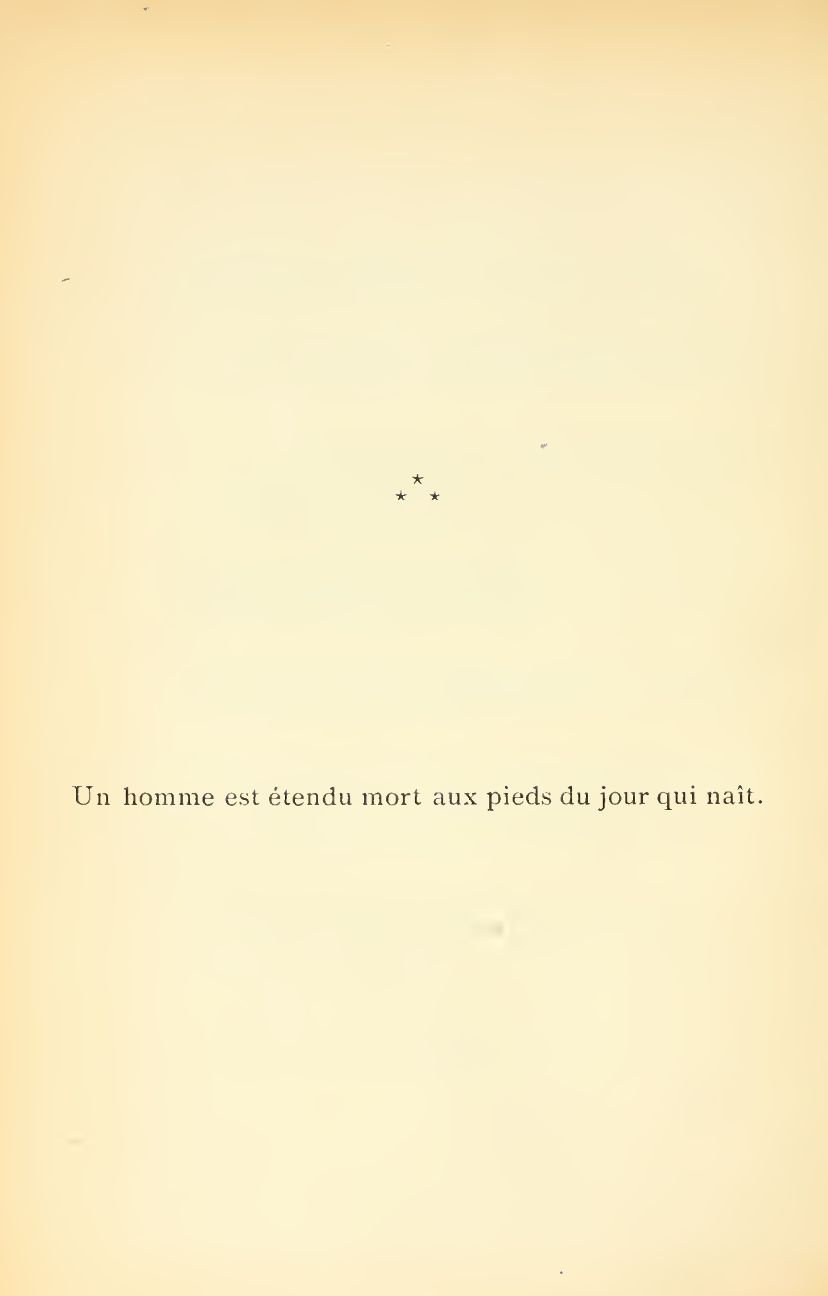
Où comme recouverts de toiles d'araignées,
Plus vieux encore que la veille et plus flétris,

Commencent d'émerger du fond des ténèbres,
Un à un tous les objets familiers...

La tête inclinée sur ses mains jointes,
Les genoux serrés et les épaules tombantes,

Les coudes collés au corps pour entamer l'ombre,
Tout pareil au plongeur qui se laisse glisser,

Un homme pique une tête au fond de la mort.



*
* *

Un homme est étendu mort aux pieds du jour qui naît.

*
* *

De deux cœurs qui battaient
Côte à côte en silence

Seul un tic-tac d'horloge
Dure et semble immortel ;

Un seul cœur vit encore
Dans la chambre du mort...

*
* *

... — Quel est ce bruit léger ?...

— Ce n'est rien, presque rien...

Une âme prisonnière et qui s'est délivrée...

*
* *

Les hommes s'agitent dans leurs rêves
Et leurs rêves se font plus pressants.

Ils se débattent, l'âme et les paupières
De plus en plus traversées par le jour...

Ils surgissent enfin du sommeil

Et la pointe
Du jour levant pique et défait la nuit,

Ballon gonflé par le souffle unanime
Des hommes endormis...

L'âme éveillée se lève avant le corps
Et part à la découverte du monde...

. . . . .Fin de la nuit
Qui fond lentement comme une réglisse
Aux bouches étonnées des dormeurs...

Un duvet d'aube pousse sur les toits,
Le jour balbutie comme un nouveau-né.

Comme dans un cul-de-basse-fosse,
La nuit tenait entre ses poings l'action enchaînée

Et voici qu'avec le jour l'action est délivrée !...

La lumière fait un grand bruit de chaînes qui tombent...

*
* *

Lueurs violettes sur la face tiède
Des premiers hommes sortis de la nuit,
Pâles, demi-ivres encore de sommeil,

Lueurs sur les premiers passants de l'aube

Et sur les derniers passagers de la nuit,
Poissés et gluants d'ombre et de sommeil,

Titubants, incertains, vacillants,
Tout l'empois de leur belle âme amolli
Et comme détrempé par le bain de sommeil...

Dans l'attente enfin que le jour blanc
La sèche, la durcisse et l'empèse à nouveau.

*
* *

Comme un pressentiment du soir, l'aurore
Est déjà teinte des couleurs du couchant...

*
* *

On dirait que le jour commence par sa fin

Et que sa mort déjà
Préside à sa naissance

Comme un avertissement et une menace...

*
* *

Evanouissement au ciel
D'une lune azyme et transparente...

Communion du jour
Et premier repas du soleil...

*
* *

Ainsi que les marchands démasquent leurs auvents,
Les hommes commencent d'arracher pièce à pièce
Leur âme à la nuit
et la délivrent enfin
Comme un oiseau captif,
une bête prise au piège...

Et l'aube se découvre
et sort de ses langes de brouillard
Et la lumière puérile ressuscite
et rit sur les visages...

Comme un lit de charbon pour leurs troubles sommeils
La nuit a décanté l'âme impure des hommes...

Le jour l'éveille enfin limpide et pardonnée...

EPILOGUE

*
* *

. . . .
. . . .

Les dures fumées qui floconnaient sans relâche
Et comme des sacs noirs emplissaient les nuages

Grossissaient peu à peu, enflant l'énorme orage
Qui depuis si longtemps s'amoncelait au ciel...

*
* *

Et l'air et la lumière manquent presque aux hommes,
Les drapeaux amollis s'affaissent sur les hampes...

* * *

.

. . .

. . . .

. . . .

Ce fut d'abord le vent
Qui sur la ville vieillie
Sonna le premier coup de trompe !

Les ponts déjà voûtés par l'âge,
Le poids des hommes et des choses,
Se voûtèrent davantage

Et leurs vieilles arches
S'affaissant, s'écrasèrent...

Les viaducs jeunes et frêles
S'envolaient commes des lianes...

Tout l'écheveau des rues et des places
Se nouait en peloton de détresse,

*
* *

Le vent fouillait les maisons comme des poches
Les vidant de leurs hommes de fond en comble,

Toute la ville semblait un bloc inerte
Qu'on soulève et qui révèle mille bêtes
Et mille fuites précipitées d'insectes...

Le vent qui la balayait rapidement
Faisait comme aller et retour sur la ville

Et par toutes les rues, par toutes les portes,
Embouchait une trompette triomphale!...

*
* *

. . . .

Des vagues rampent. On dirait qu'il en vient
De toutes les routes de l'air à la fois...

Canons monstreux à l'affût dans le ciel.

Tout l'horizon se rapproche. Le plafond bas
Des nuées noires descend lentement sur la ville.

Duels et querelles de tonnerres.
                                        Des lézardes
Brusques, courent ; une crevasse se fait jour
Remonte et fend en deux la murailles des nuées,

La ville se disloque.
                              Le soleil torpillé coule...

* * *

Fêlures sonores.
Dégaînements d'éclairs.
Arborescences et fougères dans le ciel.

Ouragan métallurgique. Fusées. Tam-tam.
Lueurs. Cassures. Coups de fouet. Rag-time d'étoiles.

Explosions d'astres et tremblement de la terre,
Syncope du jour et défaillance du monde.

Toute l'artillerie lourde des gros nuages
Eclate et tonne...

* * *

...Alors tel qu'un dieu implacable
— Plusieurs de ses agrafes d'or ayant sauté, —

Le lourd ciel de bronze fondit et ruissela...

*
* *

. . . .

L'orage barbare, seigneur de guerre, cornait dans ses buccins

Et, comme un Saint-Georges debout sur le cadavre de la ville
Le vent nu écaillait de son glaive la bête aux mille toits...

*
* *

On entendait fermenter et frissonner
Les mille globules du bruit écumeux...

Puis sa pâte sonore et gonflée se tut,
Refroidie, dure et comme pétrifiée...

Et le long piétinement terrible de ses foules
Qui était depuis tant de siècles et de règnes
Le battement de cœur de la ville cessa...

Débordant enfin de toutes parts le tumulte
Le cernant, l'enserrant et finalement
Le faisant captif comme dans un filet,

Le silence, plus grand encore que le bruit,
Vainqueur,
Se referma sur lui...

Ainsi mourut la ville.

*
* *

...Alors au dernier jour de sa vie
Tandis qu'au ciel tranquille et déchargé

Un troupeau de nuages errait paisiblement
Au fond de l'espace uni
où comme de la glace
Semblait s'être à jamais pris le silence

Le visage de la ville en ruines
Fut pareil à celui de sa mère,

La carrière, l'ancêtre de jadis...

*
* *

.
. . .

. . . .
. . . .

Cette ville en morceaux
Où l'air jouait de la flûte le soir
Et qui plus rongée
Que la face nécrosée de la lune

Paraissait vouloir soulever encore
Tous ses os pour une danse des morts,
Cette ruine madrépore,
Cette ville transparente et de clair de lune

Cette coquille de ville vide et sèche
Cette nécropole presque aérienne,

Avec ses grands sarcophages qu'un vent cannibale,
Soufflant et sonnant dans les tibias des flûtes,

Traversait de part en part,

Avec ses composts de grès comme des éponges

Avec ses chairs pétrifiées
Avec ses os, ses osselets

Et ses mille pierres plus légères que l'air

Cette ville en miettes, tremblante,
S'envola...

. . . . .
. . .
.

*
* *

Zébré çà et là par les coups de fouet du vent,
Le ciel meurtri bleuissait sur la ville en ruines...

*
* *

A nouveau,
Les nuages désencombrèrent l'espace
Comme autant de montagnes...
A nouveau,
Le ciel escarpé redevint une plaine
Hersée par les averses et labourée
Par les socs et les houes des vents profonds,

Une steppe où seule s'en revenait rôder
De temps à autre une lune à face de louve,
Un soleil massif et fauve à tête de lion...

A nouveau le jour, comme de forts chevaux de traits,
De gros nuages pommelés pour les labours du ciel...

A nouveau la nuit, dans un ciel limpide et refleuri,
De tremblantes éclosions d'étoiles subtiles...

A nouveau enfin, déchiquetée par l'ombre et les nuages,
A chaque quartier de lune au fond du ciel,

Une haute oreille exsangue écoutant le silence...

*
* *

. . . .

Et la ville est redevenue la carrière
Et toute la nature a repris la carrière...

Blocs léchés par la langue des lierres,
Arènes d'herbe et gouffres de verdure,

Les sillons du travail, comme des plis de vieillesse
S'effacent tout autour sur la terre rajeunie,

L'herbe les recouvre et la pluie les nivelle...

Terre jadis ridée, crevassée par les hommes,
Aujourd'hui libre et retournée à elle-même...

Chignons sauvages aux nuques des collines...

. . . .

Là même enfin où fut la bouche d'une ville,
Il n'y a plus aujourd'hui qu'une plaie
— Que le ciel et la terre cicatrisent, —

Là même où fut jadis ce grand tumulte impur,
— Qu'élastique et souple efface chaque jour
Comme avec une gomme le silence, —

Il n'y a plus aujourd'hui que l'indifférente,
    Que la vaste et profonde amnistie
            De l'oubli...

— *FIN* —

TABLE
DU TOME SECOND

TABLE

TABLE GÉNÉRALE
D'ANDROLITE

TABLE GÉNÉRALE

FIN DU TOME SECOND
ET DERNIER D'ANDROLITE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 9 FÉVRIER 1922
PAR ALFRED DUPIN
IMPRIMEUR A AVALLON

